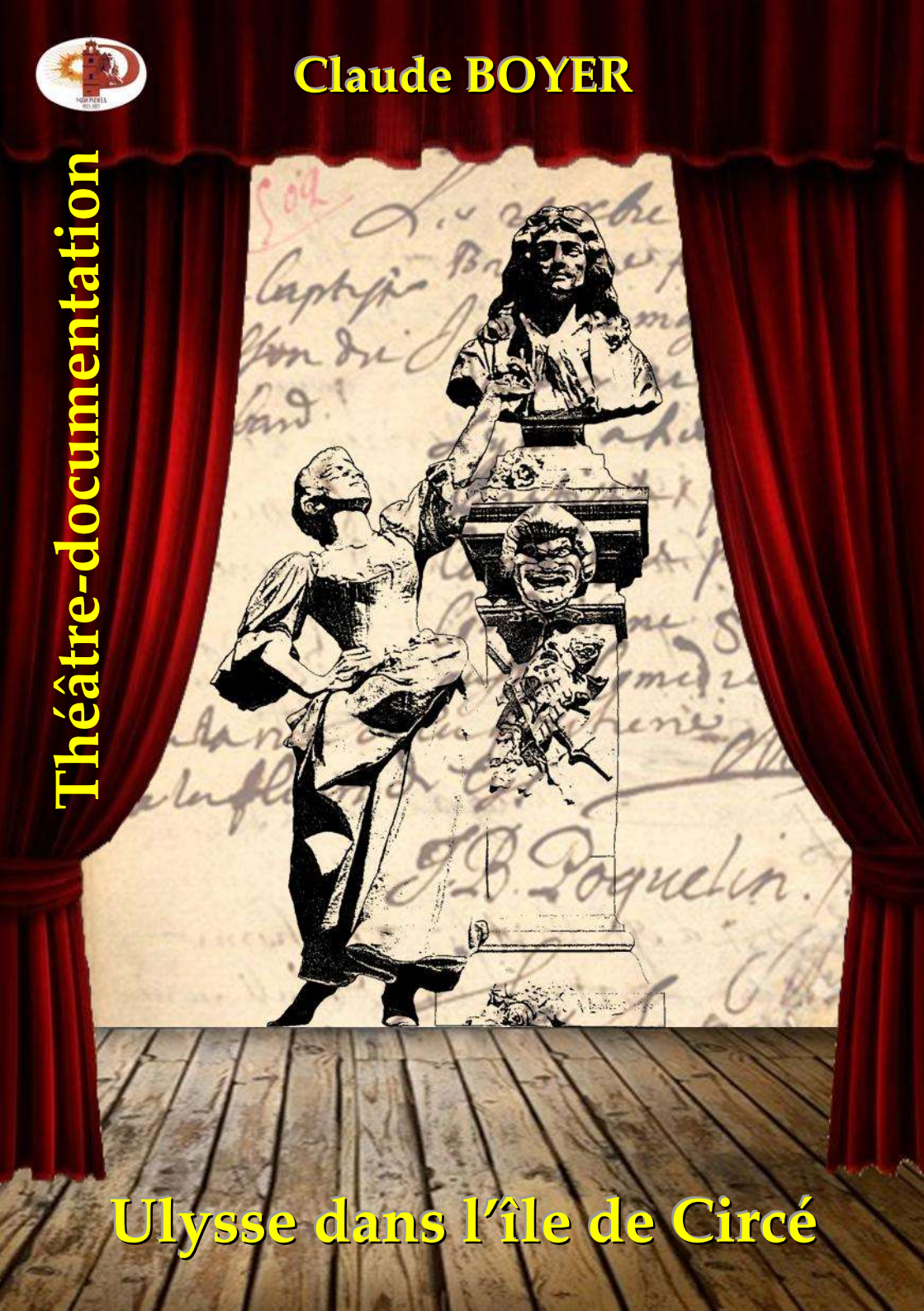
Claude BOYER
Théâtre-documentation
Ulysse dans l'île de Circé

Claude BOYER
1618-1698

© Théâtre-documentation - Pézenas - 2016

Ulysse dans l'île de Circé

ou Euriloche foudroyé

MIRONDELA
DELS ARTS

Tragi-comédie en cinq actes et en vers.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Marais, en décembre 1648.

Personnages

ULYSSE
EURILOCHE, *compagnon d'Ulysse*
ELPENOR, *compagnon d'Ulysse*
CIRCÉ, *compagnon d'Ulysse*
PHAËTUSE, *sœur de Circé*
LEUCOSIE, *sœur de Circé*
PÉRIMÈDE, *envoyé d'Itaque par Pénélope pour chercher Ulysse*
MÉLANTE, *suivant de Circé*
SUITE D'ULYSSE *et* DE CIRCÉ
ÆOLE *accompagné des* VENTS
LE SOMMEIL
LE SOLEIL
JUPITER *accompagné d*es DIEUX

La Scène est différente, selon les divers changements des Machines.

À MONSEIGNEUR
LE PRINCE DE CONTY

MONSEIGNEUR,

Cet Ulysse que je présente à votre Altesse, est bien différent de celui que le Prince des Poètes a fait le héros de la prudence, et la parfaite idée d'une constance invincible : s'il avait conservé entre mes mains toutes les beautés de son original, il serait assuré de la bonne fortune, l'étant depuis tant de siècles de son mérite et de sa réputation. Ce n'est que l'image d'un si grand homme, que je viens mettre à vos pieds sous la faible imitation d'une vertu si héroïque. Il dépend maintenant de Votre Altesse, de lui faire voir le jour avec honneur, ou de le laisser pour jamais dans les ombres du théâtre, pour y cacher ses défauts par l'adresse des Acteurs et sous la magnificence du spectacle. Il n'aurait garde, MONSEIGNEUR, d'en descendre ni de quitter un lieu qui lui est si fort avantageux, s'il pouvait sans en sortir faire savoir à Votre Altesse que plein de ressentiment pour les témoignages d'estime et d'amitié qu'il a reçu de vous sous ses habits naturels, il n'en a pris à la Françoise que pour être désormais de votre Cour. Il n'y a

que Votre Altesse qui puisse obliger ses pareils à venir faire leur séjour en France ; pour les y traiter selon leur mérite ; il faut les connaître comme vous faites parfaitement, et posséder une générosité toute pure et toute éminente comme la Votre. Tout le monde sait, MONSEIGNEUR, que cette Royale vertu est en vous l'âme de toutes les autres ; qu'elle est votre caractère particulier, et qu'à l'exemple des Héros de l'antiquité, qui se sont faits discerner par des noms empruntés, ou de quelque action éclatante de leur vie, ou de quelque grande qualité attachée singulièrement à leurs personnes, nos histoires doivent un jour en parlant de Votre Altesse vous faire connaître à la postérité par le titre de généreux. Cette magnifique vertu a fait un bruit sur le Parnasse, qui commence d'en bannir cette honteuse consternation, et cette profonde obscurité, dans laquelle les muses demeuraient depuis quelque temps ensevelies. Voici, MONSEIGNEUR, entre celles du Théâtre la première, à ce que je crois qui se présente publiquement à vous ; toutes ses compagnes ont les yeux tournés sur Votre Altesse pour voir l'accueil qu'elle lui fera, et régler là dessus toutes leurs espérances. Véritablement ce serait une assez mauvaise politique à cette savante société de commettre à la moindre d'entr'elles un essai, que son peu de mérite rend extrêmement dangereux : Elles dévoient sans doute venir toutes en corps saluer Votre Altesse, ou du moins pour s'acquitter d'un devoir, qui lui est si fort important, députer la plus apparente de la troupe. Mais, MONSEIGNEUR, l'impatience de celle-ci leur a ôté le loisir d'en délibérer, et c'est par une dévotion particulière qu'elle vient toute seule implorer votre protection, et vous assurer en même temps que tous ses vœux seront exaucés, si elle obtient pour moi d'être

un jour par votre choix, autant que je le suis par mon inclination,

MONSEIGNEUR,

De Votre Altesse,
Le très humble, très obéissant et très passionné serviteur,

BOYER.

MIRONDELA
DELS ARTS

ACTE I

ULYSSE DANS L'ISLE DE CIRCÉ

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène première

ÆOLE *parlant aux vents*
dans une mer agitée où paraît le débris d'un vaisseau

Enfants tumultueux des vapeurs de la terre,
Qui balancez les airs d'une immortelle guerre ;
Qui trainant après vous le désordre et l'horreur,
Vous combattez vous-même avec tant de fureur,
Furieux tourbillons, quel injuste licence
Vous soustrait au devoir de votre obéissance ?
Ulysse assez souvent a senti vos efforts,
Puisque votre fureur l'a jeté sur ces bords,
Sans me montrer encor dans ce dernier orage
Sur ce vaisseau brisé l'effet de votre rage.
Ce Grec que Pénélope envoie à son époux
Quel crime a-t-il commis ? qu'a-t-il fait contre vous ?
Ministres insolents des fureurs de Neptune,
Esclaves dangereux d'une haine importune,
Qui pour venger un fils sur Ulysse et les siens,
Meut toute la nature en brisant vos liens ;

Si son ordre vous force à former des tempêtes
Allez sur d'autres mers et contre d'autres êtes ;
Mais laissez pour Ulysse et pour tous ses vaisseaux
Un chemin aplani sur l'empire des eaux.
Toi qu'un coup de tempête a poussé dans cette île
Et qui dans ce rocher cherches en vain asile,
Sors, Périmède, sors.

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène II

PÉRIMÈDE, ÆOLE

PÉRIMÈDE.

Que voulez-vous grand Roi ?
Dieu des vents, qui vous fait descendre jusqu'à moi.

ÆOLE.

Du Héros que tu sers les vertus non communes
Intéressent les Dieux dans toutes ses fortunes ;
Il sait que de longtemps je l'ai favorisé :
Et si ses compagnons en eussent mieux usé,
Ulysse après le sac de la superbe Troyes,
Eût par un prompt retour comblé les siens de joie.
Mais les destins en ont autrement ordonné :
À de plus longs travaux Ulysse est condamné.
Ils veulent que sa vie en merveilles féconde
Force avant ce retour, l'Enfer, la Terre et l'Onde :
Et que de mille maux ce Héros combattu
Fasse aux siècles futurs adorer sa vertu.
Révère leurs décrets, et bénis ton naufrage,
Qui seul jusques à lui t'a pu faire un passage.

Circé depuis un an le retient en ces lieux
Par un charme éternel de l'oreille et des yeux.
Il viendra ce matin sur ces humides plaines,
Jouir avec Circé du concert des Sirènes :
Le calme, que je laisse en garde à mes Zéphyrs,
Les invite encor mieux à ces nouveaux plaisirs.
Tâche de l'aborder.

PÉRIMÈDE.

Dieux ! par quel sacrifice...

ÆOLE, *l'interrompant.*

Æole doit ces soins à la gloire d'Ulysse ;
À Pénélope... il vient. Achève ton emploi.
Zéphyr demeure ici. Vous autres suivez moi.

Æole s'envole, et emmène les vents avec lui.

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène III

ULYSSE, EURILOCHE, SUITE, PÉRIMÈDE

ULYSSE *parlant à un suivant de Circé.*

Votre Reine aujourd'hui se fait beaucoup attendre ;
J'ai crû qu'elle serait la première à s'y rendre,
Pour jouir d'un concert si rempli de douceur,
Elle me le promit avecque tant d'ardeur,
Qu'elle a dû dès longtemps précéder ma venue,
Mais je me puis vanter de l'avoir prévenue.
Va, dis-lui de ma part que le calme est si beau
Qu'on ne voit plus troubler l'égalité de l'eau,
Que par quelques Zéphyrs, dont les faibles haleines
Prêtent un air tranquille au doux chant des Sirènes.

Scène IV

ULYSSE *continue*

Hé bien, cher compagnon de tant de maux soufferts
Échappé aux périls courus sur tant de mers
Que ces beaux jours sont doux, qui suivent tant d'orages !
Que ce port est aimable après tant de naufrages !
Dans cet heureux séjour tous nos malheurs passés
Par un an de bonheur sont bien récompensés.
Notre Grèce où le luxe et la magnificence
Étalent leurs trésors avec tant d'abondance,
N'a rien de comparable aux douceurs de ces lieux.
Tout semble naître ici pour le charme des yeux.
Ici mille beautés épuisent leurs adresses,
Pour enchanter nos soins et tromper nos tristesses,
Et leur Reine sur tout par des charmes puissants
Sème ici mille appas pour le plaisir des sens.

EURILOCHE.

Non, Seigneur, notre Grèce en délices fertile
N'a rien de comparable aux douceurs de cette Île.
Un Soleil tout entier coulé dans ce séjour,

Et tant de jours passés dans les jeux et l'amour,
Nous l'ont assez appris, Seigneur, et je m'étonne
De vous en voir encor dédaigner la Couronne.
Répondrez-vous toujours avec cette froideur
À Circé, qui vous l'offre avecque tant d'ardeur ?
Ne fléchirez-vous point ?

ULYSSE.

Euriloche peut-être,
Mais...

EURILOCHE.

Quoi ?

PÉRIMÈDE.

N'en doutons point, j'ai rencontré mon Maître.

ULYSSE.

Que veut cet étranger ?

PÉRIMÈDE.

Périmède, Seigneur.

ULYSSE.

Que vois-je ? Périmède. Ah ! comble de bonheur.
Qui t'amène en des lieux si reculés d'Itaque ?

PÉRIMÈDE.

Pénélope, Seigneur, Laërte et Télémaque,
Tous trois impatiens de voir encore en vous
L'un un fils, l'autre un père et la femme un époux,
M'ont fait courir cent mers ; et ce n'est qu'à l'orage
Que je dois le bonheur d'aborder ce rivage :
Ah ! Seigneur, que de pleurs répandus nuit et jour
Depuis votre départ pressent votre retour !
Laërte pleure un fils, et Télémaque un père,
Pénélope autrefois à votre amour si chère

Joint ses larmes aux leurs, et sa tendre amitié
Ressent ce que tous deux souffrent pour sa moitié ;
Mais sa forte douleur se fera mieux connaître
Par les traits qu'elle-même a peints dans cette lettre.

ULYSSE, *prenant la lettre.*

Quel étrange surprise, et quel trouble soudain
De l'esprit et du cœur passent jusqu'à ma main !
Que vous allez jeter de soucis dans mon âme,
Justes douleurs d'un fils, d'un père et d'une femme !

Il lit.

Celle qu'un saint amour a mise en tes liens
Pénélope t'écrit trop insensible Ulysse ;
Pour finir son supplice
N'écris rien, mais reviens.
Fidèle impatience, aimable inquiétude,
Reproche et châtiment de mon ingratitude,
Pénélope, beau nom si cher à mes désirs,
Beaux traits, où mon amour rallume ses soupirs,
Plaintes d'une moitié trop digne de mes larmes,
Que dans un seul moment vous dissipez de charmes.
Mortel enchantement d'un si doux souvenir,
Toi, par qui ma raison se laissait prévenir,
Circé, lâche assassin d'une si belle flamme
Quitte à mes premiers feux l'empire de mon âme.
Hélas ! je m'endormais dans ces lieux enchantés ;
Mes yeux pleins de l'éclat de nouvelles beautés
Mettaient à tous moments en péril ma constance ;
Mais je pars, chère épouse, et fuis de leur présence.
Si le bruit de ta gloire a flatté mon amour,

Si mes soins s'endormaient à de si puissants charmes,
Je retourne à mes larmes,
Quand j'attends ton retour.
Cruel que me sert-il que ta rare valeur
Ait forcé le démon de l'invincible Troyes,
Si je n'ai pas la joie
De revoir son vainqueur.
En effet, vous deviez après cette victoire
Prendre part la première aux douceurs de ma gloire,
Voir soudain votre époux plein d'honneur et d'amour
Satisfaire à l'espoir d'un glorieux retour ;
Et tout enflé pour vous d'une telle conquête
Venir mettre à vos pieds les lauriers de sa tête.
Troyes est à bas, qui peut empêcher ton retour ?
Est-ce ta mort ? non, non, ma mort l'aurait suivie,
Puisque je suis en vie
Tu vis ; mais sans amour.
Sans doute ingrat Ulysse ; et quelqu'autre beauté
Pour venger Ilion en souillant ta victoire
Te dérobe la gloire
De ta fidélité.
Hélas ! c'en était fait, épouse trop fidèle,
J'allais goûter l'appas d'une flamme nouvelle,
Si votre souvenir rappelant ma raison
N'eût défendu ma foi contre sa trahison :
Mais avec ses clartés un remords légitime
Retrace avec douleur l'image de mon crime,
M'en présente l'horreur, et me rend en ce jour
Ma première innocence, et ma première amour.

L'état où me réduit ce soupçon odieux
Pousse dans le tombeau Télémaque et Laërte ;
Viens empêcher leur perte,
Ou nous fermer les yeux.
Ah ! vous ne mourrez point, je vais par ma présence
De votre désespoir vaincre la violence.
Résistez, Pénélope, on va vous secourir.
Il faut quitter ces lieux, Euriloche, ou périr.

EURILOCHE.

Seigneur...

ULYSSE.

N'oppose point à mon impatience
Qu'on ne peut de Circé tromper la défiance,
Qu'on nous fait observer, que ces lieux sont gardés ;
Que de cent yeux veillant nos pas sont regardés,
Que je suis sans vaisseaux, que ma perte est certaine,
Si l'amour de Circé se convertit en haine.
J'oppose à tes raisons ma prudence et ma foi ;
Qui fit tant pour les Grecs, peut tout oser pour soi.
Quand l'amour pourrait moins, ce grand Dieu de miracles ;
Je cognai mon destin plus fort que ces obstacles.
Qui fut toujours vainqueur aurait-il pu déchoir
Jusques à n'avoir pas sa fuite en son pouvoir ?

EURILOCHE.

Hé bien, exposons-nous à de nouveaux naufrages,
Devenons derechef l'objet de mille orages ;
Les hôtes vagabonds de ces tombeaux mouvants,
Ou le butin de l'onde, ou le jouet des vents.
Je ne combattrai point un dessein si funeste ;

De tous vos compagnons perdez ce qui vous reste ;
Mais regardant l'état où vous êtes réduit,
Mesurez votre espoir au malheur qui vous suit.
Votre destin, Seigneur, a bien changé de face ;
Vous tombez tous les jours de disgrâce en disgrâce,
La perte d'Ilion comblant votre bonheur
Les Dieux semblent quitter le parti du vainqueur ;
Ils vous ont inspiré le dessein impossible
D'une fuite, où je vois votre perte infaillible,
Afin que par les traits d'un amour indigné
Ils puissent voir périr ce qu'ils ont épargné,
Songez...
ULYSSE.
Cette pitié n'agit que pour vous-même,
Je sais vos intérêts, vous aimez, l'on vous aime.
C'est ce zèle qui fait obstacle à mon retour,
Mais seul, et sans tarder je suivrai mon amour.
Mais j'aperçois Circé. Mes soupirs et mes larmes,
Désordre, désespoirs, invincibles alarmes,
Ramassez dans mon sein toute votre rigueur,
Et cachez à ses yeux le tourment de mon cœur.

Scène V

CIRCÉ, ULYSSE, EURILOCHE, ELPENOR,
PHAËTUSE, LEUCOSIE, SUITE DE CIRCÉ, SUITE D'ULYSSE

CIRCÉ, *à Ulysse.*

Je l'avoue aujourd'hui, vous m'avez attendue,
Mais toujours cette ardeur ne m'a pas prévenue :
Je la préviens souvent, et peut-être mon cœur
Peut reprocher au votre un peu plus de froideur.
Mais ce visage sombre et couvert de tristesse
Dément l'air dont tantôt vous blâmiez ma paresse.

ULYSSE.

Je suis tel, quand je suis absent de vos appas ;
Peut-on être autrement quand on ne vous voit pas ?
Cette sérénité que troublait votre absence,
Je la sens revenir avec votre présence.

CIRCÉ.

Je le vois bien, Ulysse est dans sa belle humeur ;
Les Sirènes s'en vont l'accroître par la leur ;
Car n'appréhendez point que leurs chants infidèles
Nous dressent maintenant des embûches mortelles ;

J'ai fait que leur concert n'a rien de dangereux,
Tout leur but est de plaire aux Tritons amoureux,
Donc pour en mieux goûter les douceurs nonpareilles
Sans en craindre l'appas devenez tout oreilles.

ULYSSE.

Madame prés de vous je sais bien qu'en ces lieux
Mon oreille aura moins de plaisir que mes yeux.

CIRCÉ.

Allons.

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène VI

EURILOCHE, LEUCOSIE, PÉRIMÈDE

EURILOCHE.

Ils sont partis ; approche Périmède.

LEUCOSIE *revenant sur ses pas à Euriloche.*

Quoi vous ne suivez pas ? quel ennui vous possède ?
Qu'est-ce ?

EURILOCHE.

Hélas ! Leucosie, un si grand changement
Dans l'état où je suis n'est pas sans fondement.

LEUCOSIE.

Ah ! parlez.

EURILOCHE.

Puisqu'il faut que je vous éclaircisse,
Ulysse veut partir, et je dois suivre Ulysse.

LEUCOSIE.

Dieux que me dites-vous ?

EURILOCHE.

Ces climats enchantés,
Ces lieux, dont vos attraits augmentent les beautés,
Ces bords délicieux, ce charme de nos peines

Pour arrêter Ulysse ont de trop faibles chaînes :
Il vous quitte, mais lors qu'il rompt tous ses liens,
Je déchire mon cœur voulant briser les miens :
Et forcé d'obéir, sans que mon amour cède,
Je pars le trait au cœur, et je fuis du remède.
Par ce funeste état jugez de mon tourment.

LEUCOSIE.

Mais d'où vient dans Ulysse un si prompt changement ?

EURILOCHE.

Ce Grec en lui donnant un écrit de sa femme
Lui rend tous les transports de sa mourante flamme,
Et dérobe à Circé ces soupirs glorieux
Dont son cœur honorait le pouvoir de ses yeux.

LEUCOSIE.

Pers-je aussi le pouvoir que j'avais sur le votre ?
Partez-vous pour me fuir, ou pour en suivre une autre ?

EURILOCHE.

Moi, vous fuir !

LEUCOSIE.

Mais enfin vous quittez ce séjour.

EURILOCHE.

Mon devoir malgré moi l'emporte sur l'amour.

LEUCOSIE.

Quiconque pour autrui choque une amour extrême,
Ne sait pas bien aimer, ou ne sait pas qu'on l'aime.

EURILOCHE.

Connaissez donc le cœur qui consent ce départ,
Princesse mon devoir y prend si peu de part
Que dans le triste état où mon âme est réduite
Mon devoir n'est ici qu'un prétexte à ma fuite.

Je pars, non pour Ulysse, et ne quitte ces lieux
Que pour fuir un objet trop fatal à mes yeux,
Qui rit de mes soupirs, et brave ma constance ;
Je fuis avec honneur par mon obéissance,
Et mon orgueil lassé d'une injuste froideur
Impute à mon devoir l'effort de sa rigueur.

LEUCOSIE.

Le malheur d'Euriloche est moindre qu'il ne pense.

EURILOCHE.

Je le sens toutefois plus grand que ma constance.

LEUCOSIE.

J'en dirais davantage, et vous vous plaindriez moins,
Mais un semblable aveu ne veut pas de témoins.
Si ce n'est pas assez pour vous faire justice
Circé prendra le soin de retenir Ulysse :
Et si contre sa force il ose résister,
Je sais par quels liens je dois vous arrêter.

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène VII

EURYLOCHE, PÉRIMÈDE

EURILOCHE.

Connais mieux, Euriloche, et quitte la pensée
D'avoir lancé le trait dont mon âme est blessée.
Ami, quels sentiments conserves-tu pour moi ?

PÉRIMÈDE.

Les mêmes que j'avais en vous donnant ma foi.
Je n'ai point entrepris ce pénible voyage
Pour l'honorable emploi d'un périlleux message ;
Je me suis exposé pour vous revoir, Seigneur,
Et vous voyez en moi même esprit même cœur ;
Toujours de vos desseins exécuteur fidèle,
Quels qu'ils soient, et c'est moins un effet de mon zèle,
Que du juste rapport qui se trouve entre nous,
Vous aimez à brouiller, je l'aime plus que vous.
Votre grand cœur sans cesse à commander aspire,
Ne s'assouvit de rien, peut tout ce qu'il désire ;
Juge pour s'agrandir tout moyen glorieux.
De même j'ai le cœur, haut, grand, ambitieux ;

Adroit, ou pour parler en termes du vulgaire
Fourbe, méchant, enfin pour vous homme à tout faire.

EURILOCHE.

Que ton secours m'est cher avec ces qualités.
Il n'en fallait pas moins dans les difficultés,
Qu'opposent Elpenor, Phaëtuse et la Reine
À mon ambition, à ma flamme, à ma peine.

PÉRIMÈDE.

Voilà bien de l'emploi. Vous aurez donc toujours
Dedans tous les climats de nouvelles amours,
Cette beauté sans doute a captivé votre âme.

EURILOCHE.

Tu connais mal encor le sujet de ma flamme.
Cher ami d'autres yeux allument mes désirs,
Elle a mes compliments, sa sœur a mes soupirs :
Mais pour punir ma feinte, et mon amour extrême
Phaëtuse me hait, autant que sa sœur m'aime.

PÉRIMÈDE.

Ainsi vous vous vengez de la sœur sur la sœur.

EURILOCHE.

Ainsi mon orgueil feint sans vaincre mon malheur.
Elpenor à mes vœux enlève Phaëtuse ;
Et de l'heur d'un rival ma passion confuse
Refusant de paraître aux yeux de mon vainqueur,
De honte et de dépit se cache dans mon cœur.
J'approche Leucosie, et soupire auprès d'elle,
Je m'efforce à l'aimer, et mon âme rebelle
Par ce nouvel amour veut rompre ses liens ;
Mais sans rompre mes fers, elle entre dans les miens.
Elle m'aime, et mon cœur certain de sa victoire

Quand je veux m'applaudir en dédaigne la gloire ;
Ainsi ce malheureux en vainquant à son tour
Fait peu pour son orgueil, et rien pour son amour.

PÉRIMÈDE.

Ces disgrâces devraient vous rendre plus propice
Au dessein qu'a formé la passion d'Ulysse,
Cependant vous avez éventé son secret.

EURILOCHE.

Je l'ai dit, Périmède, et j'en ai du regret.
Qu'ai-je fait ?

PÉRIMÈDE.

Mais, Seigneur, une secrète fuite
Peut réparer bientôt ce manque de conduite.

EURILOCHE.

Ne t'imagine pas que l'ardeur de partir
Jette dedans mon cœur ce soudain repentir,
J'aime trop Phaëtuse, et toute autre fortune
Sans sa possession me serait importune ;
Mais (grâce aux Dieux) je puis dans sa possession
Remplir tous les désirs de mon ambition.
En dépit de sa flamme, en dépit de sa haine
Je l'aime d'autant plus qu'elle doit être Reine ;
Et qu'ainsi mon espoir triomphant à son tour
Elle peut couronner ma tête et mon amour.

PÉRIMÈDE.

Mais j'ai su que Circé régnait dedans cette île.

EURILOCHE.

Cette île est moins pour elle un trône qu'un asile.
Par cet art merveilleux, par ces divins effets,
(Dont elle fit sur nous d'effroyables essais,

Quand son rare pouvoir par un fameux miracle,
Fit de nous à nous-mêmes un horrible spectacle,
Enfermant nos esprits par des charmes nouveaux
Dans le corps du plus vil de tous les animaux ;)
Par ce même pouvoir cette Reine outragée
D'un infidèle époux autrefois s'est vengée,
Et par la mort du Roi le Scythe furieux
La chassant de son trône, elle vint dans ces lieux,
Où trouvant Phaëtuse en sa première enfance
Sans peine elle occupa la suprême puissance,
Les plus grands de l'état imputant à bonheur
De lui voir gouverner l'Empire de sa sœur.
Mais de dépositaire elle s'érige en Reine ;
Et la soif de garder la grandeur souveraine
Lui faisant écouter cent pensers différents,
Qui sont incessamment du conseil des Tyrans,
L'oblige à reculer l'hymen de la Princesse,
Cet obstacle à mes vœux laisse encor ma maîtresse,
Et me fait espérer de pouvoir quelque jour
Ruiner d'Elpenor la fortune et l'amour.
Dans ce dessein, ami, j'ai besoin de ton aide,
Va le voir de ma part, fais lui voir Périmède,
Que sans honte il ne peut souffrir Circé régner,
S'il attente il se perd, et s'il l'ose épargner
J'espère le détruire auprès de Phaëtuse,
M'offrant pour le secours que son bras lui refuse.

PÉRIMÈDE.

Que voyons-nous, Seigneur ?

EURILOCHE.

Circé dans ce vaisseau
Prépare à son Ulysse un plaisir fort nouveau.
Déjà dessus les eaux j'aperçois les Sirènes
Qui s'en vont soupirer leurs amoureuses peines.

PÉRIMÈDE.

Que je puisse jouir d'un si rare plaisir.

EURILOCHE.

Approchons, je veux bien contenter ton désir.

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène VIII

ULYSSE *et* CIRCÉ *dans un vaisseau*
avec toute sa suite, écoutent le concert des Sirènes

Chanson.

Amour qui ne te plais qu'à nous faire la guerre,
Qui puissant dans les eaux autant que sur la terre,
Viens embraser nos cœurs au milieu de la mer,
Soulage ou fais mourir des flammes allumées,
Sommes nous faites pour aimer
Et pour n'être jamais aimées.
Pour conserver l'honneur de tes traits invincibles,
Frappe ces petits Dieux, ces Tritons insensibles,
Force-les d'adorer ce qu'ils osent blâmer,
Et punis leur orgueil de nous avoir charmées
Du mal que nous souffrons d'aimer,
Et de n'être jamais aimées.

Scène IX

PÉRIMÈDE, EURILOCHE

PÉRIMÈDE.

Que mes sens sont ravis, Seigneur, que de merveilles !

EURILOCHE.

Circé nous en fait voir tous les jours de pareilles ;
Après ce qu'elle a fait, ce n'est pas sans raison
Que par elle en crédit cette île a pris son nom.
Aussi Circé n'est pas une femme ordinaire.
Perse l'eut autrefois du Dieu de la lumière,
Mais ce fut en Scythie où Perse mit au jour
Ce noble et digne fruit d'une si belle amour.
Que si les autres deux ont le Soleil pour père,
Toutes deux en ces lieux eurent une autre mère,
Où Phaëtuse ainée emporte sur sa sœur
L'espoir d'avoir un jour la suprême grandeur.
Ainsi pour satisfaire à mon amour extrême,
Les Dieux dedans cette île ont mis tout ce que j'aime.
Il est vrai que ces Dieux jaloux de mes plaisirs
Divisent en trois sœurs l'objet de mes désirs,

Mais dans l'une des trois mon amour se prépare,
D'unir ce qu'en ses sœurs la fortune sépare.
Il est doux de régner, il est doux d'être aimé ;
Mais c'est peu sans l'objet de qui l'on est charmé ;
Circé règne en ces lieux, mais Phaëtuse est belle ;
L'autre est sans tous les deux, mais je suis aimé d'elle ;
Ainsi dans Phaëtuse où l'on voit tant d'appas,
Je voudrais assembler tout ce qu'elle n'a pas,
Le pouvoir de Circé, l'amour de Leucosie,
Régner sans compagnon, aimer sans jalousie,
Perdre Ulysse, Elpenor, ou bien les éloigner,
L'un nuit à mon amour ; tous deux peuvent régner.
Mais malgré mes Rivaux j'obtiendrai la victoire,
Que si cet attentat peut offenser ma gloire,
Attentif à la voix d'un si superbe espoir,
Je rejette, et je fuis celle de mon devoir.

MIRONDELA
DELS ARTS

ACTE II

Scène première

ELPENOR, PHAËTUSE

La Scène est dans un jardin.

ELPENOR.

Quand flatté d'un bonheur qui passe mon attente,
Je mesure au passé ma fortune présente,
Je me trouve si haut, qu'au point où je me vois,
Mon âme pour tant d'heur n'a pas assez de foi ;
Il est vrai toutefois la prochaine journée
Verra finir mes maux par un saint hyménée,
Ma fortune établie, et nos destins unis :
Vous l'avez consenti, Circé me l'a promis.
Heureux consentement ! favorable promesse !
À quel aimable excès de gloire et d'allégresse
Quand j'attendais le moins un bonheur si charmant,
Avez-vous élevé ce bienheureux amant !
Quel sort pourrait Princesse égaler ma fortune ?
Si d'un succès commun la joie était commune.

PHAËTUSE.

Elle l'est, Elpenor, et la part que j'y prends,

M'a donné vos transports, et peut-être plus grands.
Jugez-en par l'état où l'amour m'a réduite,
Vous savez son progrès, sa naissance, sa suite,
Ses peines, quand l'hymen s'apprête à les finir,
Ma fortune redouble à m'en ressouvenir.
Dès lors que je vous vis, cette première vue
D'un aimable transport me rendit toute émue :
À ce premier regard je sentis dans mon cœur
Un désordre agréable, un trouble sans douleur ;
Je n'aimais qu'à vous voir, vous parler, vous entendre ;
Tous les autres plaisirs n'avaient rien pour me prendre,
Et vous seul occupiez à toute heure, en tous lieux,
Mon cœur, mon souvenir, mon oreille, et mes yeux.
Avant que votre amour commençât de paraître,
Le mien de tous mes sens s'était rendu le Maître ;
Et j'ai souvent rougi d'avoir eu tant d'amour,
Sans que par quelque aveu le votre eût vu le jour,
Jugez donc maintenant, combien je suis charmée,
Aimant si doucement et me voyant aimée,
De toucher à ce jour, qui par un doux lien
M'assurant votre amour autorise le mien.

ELPENOR.

Modérez vos faveurs, afin que j'en jouisse ;
Leur excès me confond. Ô Ciel vraiment propice !
Je vous bénis, ô pleurs répandus nuit et jour !
Que le fruit que j'en cueille est doux à mon amour !
Que nos feux sont charmants quand ils en forment d'autres !
Et mes soupirs heureux en rencontrant les vôtres !
Quand deux cœurs bien unis s'accordent en désirs,

Ce qu'on nomme des fers sont des nœuds de plaisirs,
Plaise au Dieu de nos cœurs, à ce Dieu qui m'enflamme
Que puisque mon amour a passé dans votre âme,
Il vous fasse sentir par ces mêmes efforts
De pareilles douceurs et de pareils transports ;
Et qu'alors que vos feux rendent ma joie extrême
Vous puissiez en goûter autant que je vous aime ;
Mais las ! que mon amour a sujet de trembler,
De ce trouble qu'en vain vous tachez de voiler,
Qu'ai-je encor à souffrir ? cessez de vous contraindre.

PHAËTUSE.

Ni pour vous ni pour moi je ne vois rien à craindre.
Je ne sais quoi pourtant semble me présager
L'invincible chagrin dont je me sens ronger ;
Il est sans fondement, mais j'en suis plus émue
Moins de cette douleur la cause m'est connue ;
Je soupire sans cesse, et sens couler des pleurs,
Je me plains, et ne puis savoir pour quels malheurs ;
Ne pouvant dissiper cette frayeur mortelle,
Permettez que du moins je m'assure contr'elle.
Circé vous le savez retient dedans ces lieux
Un sceptre que ma mère avait de mes aïeux.

ELPENOR.

Oui, je le sais, Princesse, et mon amour n'aspire
Qu'à remettre en vos mains ce Sceptre et cet Empire.
C'est un dessein déjà dans mon cœur arrêté :
Non que plein de l'espoir dont vous m'avez flatté,
Au bonheur sans pareil, que votre hymen me donne,
J'aspire d'ajouter l'éclat d'une Couronne,

Alors que vos beaux yeux me surent asservir,
Je bornai tous mes vœux à l'heur de vous servir ;
Et ce que mon amour obtient de récompense
Passe tous mes désirs comme mon espérance :
Mais pour votre querelle, et pour venger vos droits
Contre vos oppresseurs je sais ce que je dois.

PHAËTUSE.

Je le vois bien, les maux que ma douleur présage,
Sont ceux où ce dessein pousse votre courage.

ELPENOR.

Je sais que ce dessein est hardi, périlleux,
Je connais de Circé le pouvoir merveilleux ;
Mais si de son savoir la force m'est connue,
Je sais aussi qu'Ulysse à nos yeux l'a vaincue,
Qu'assisté d'un secours que les Dieux à mon bras
Armé pour vous servir ne refuseront pas ;
Ulysse contraignit cette hôtesse infidèle,
De rendre à ses amis leur forme naturelle.
Je sais plus que contr'elle un peuple révolté
Malgré ce grand pouvoir si craint, si redouté,
L'a forcée à sortir de son propre héritage.
Ces exemples, Princesse, appuient mon courage,
Et j'ajoute qu'il faut moins de force et de cœur,
Pour chasser un Tyran, qu'un juste possesseur.
Le Ciel de nos projets soutiendra la justice.

PHAËTUSE.

Imputés à l'amour la victoire d'Ulysse,
Sûr que si pour ranger le Scythe à son devoir
Circé n'eût dédaigné d'user de son pouvoir,

Toute la terre à fuir ne l'aurait pas réduite,
Ce fut une retraite, et non pas une fuite,
Lasse de commander à ce peuple sans foi
Qui l'accusait d'avoir empoisonné son Roi ;
D'un barbare climat, d'une terre infertile,
Son destin ou son choix la poussa dans cette île ;
Où puisque la Couronne a peu la contenter,
Il n'est effort humain qui la lui puisse ôter ;
C'est se perdre, Elpenor, que de s'armer contr'elle.

ELPENOR.

Mais c'est périr pour vous et pour votre querelle,
Je trouve un tel destin si beau, si glorieux,
Que j'oserais m'armer même contre les Dieux.

PHAËTUSE.

Et je trouve pour moi tant de sujets de larmes
Dans vos moindres périls, dans vos moindres alarmes,
Qu'à ce prix mille états seraient trop achetés.
La fille du Soleil a d'autres vanités.
J'aime, semblable au Dieu qui lance le Tonnerre,
À posséder un cœur plus que toute la terre :
Laissez-moi sûrement jouir de mon bonheur
Je puis sans lâcheté laisser régner ma sœur,
Et lui dois bien du moins cette reconnaissance,
Pour les soins qu'elle a pris d'élever mon enfance.
Outre qu'elle me traite avec tant de bonté
Que je me puis vanter que de la Royauté
Nous partageons le fruit, elle a toute la peine :
Et de tout cet État j'attirerais la haine,
Si je voulais traiter avec cette rigueur,

Circé, qui l'a comblé de gloire et de bonheur.
Pour toutes ces raisons, Prince je vous ordonne,
(S'il est vrai que l'on m'aime et non pas ma Couronne)
De quitter un dessein qui seul peut avancer
Les malheurs, dont le Ciel semble me menacer.
J'abandonne pour vous et Sceptre et Diadème
J'ai tout ce que je veux, pourvu qu'Elpenor m'aime.
Seul, il est mes États, mes sujets et mon Roi ;
Me conserve le Ciel et ses jours, et sa foi :
Avec lui je tiendrai ma fortune aussi chère
Qu'avec le Dieu du jour fut celle de ma mère.
Mais c'en est trop flatté de ma facilité,
Vous pourriez bien en prendre un peu de vanité.

ELPENOR.

Oui j'en prends, je l'avoue, et vous devez Princesse
Souffrir dans mon bonheur cette digne faiblesse.
Quelle gloire, quel heur la peut mieux inspirer
Que celui de vous plaire, et de vous adorer ?
Je n'examine point si c'est vers mon mérite,
Si c'est vers mon amour, que le votre s'acquitte,
Puisqu'un si grand amour, quoi que peu mérité
Donne au peu que je vaux toute sa dignité,
Et jette sur mes jours tant de gloire et d'estime
Que l'orgueil que j'en prends devient trop légitime.

Scène II

EURILOCHE, ELPENOR, PHAËTUSE

EURILOCHE, *à Phaëtuse.*

Pardonnez si je romps un entretien si doux,
Le hasard en rêvant m'a mené jusqu'à vous.

ELPENOR.

Puisque c'est le hasard qui nous est si contraire,
Vous pouvez par dessein nous quitter et lui plaire.

EURILOCHE, *à Phaëtuse.*

Je trouve qu'il en use un peu bien librement.
Vous suis-je...

PHAËTUSE.

Il a parlé selon mon sentiment.

EURILOCHE.

Au moins c'est me traiter sans fard, sans complaisance.
Mais qui vous fait si fort détester ma présence
Pour traiter vos amours le temps ne manque pas.

PHAËTUSE.

On vous trouve partout où s'adressent mes pas.

EURILOCHE.

C'est bien souvent hasard, parfois je le confesse

C'est avecque dessein ; mais il est tel Princesse,
Qu'après l'avoir connu, je crois qu'assurément
Je recevrais de vous un autre traitement.

PHAËTUSE.

Vos premiers procédés le font assez comprendre,
Et j'en découvre plus que je n'en veux apprendre.

EURILOCHE.

Ne vous alarmez point, Madame, revenez :
Ce dessein n'est pas tel que vous l'imaginez,
Ce n'est plus une amour qui vous fut importune,
Qui trouble vos plaisirs et sa bonne fortune :
Mes vœux sont maintenant autre part adressés ;
Vous qui n'ignorez pas, qu'ils sont presque exaucés
Pardonnez, si je dis, que c'est être un peu vaine
De croire encor vos yeux les auteurs de ma peine,
Et fort peu présumer de ceux de votre sœur.

PHAËTUSE.

En effet, et vous plaire est un si grand bonheur
Que c'est orgueil de croire une telle conquête ;
Que je plaindrais ma sœur, si ses yeux l'avaient faite !
Elle le croit peut-être, et vous vous en vantez,
Mais nous arrêteront le cours de ses bontés :
Leucosie apprendra qu'elle s'est abusée,
Vous captiver n'est pas une victoire aisée,
Bien que de ses appas l'avantage soit grand,
Ils manquent toutefois du charme qui vous prend ;
Elle est née un degré trop loin de la Couronne,
On sait vos sentiments, et cela vous étonne.

EURILOCHE.

Je tire vanité d'avoir ce sentiment,

Mais vous le condamnez ; c'est pourquoi votre amant
Laisse si volontiers entre les mains d'une autre
Le sceptre de ces lieux, que les Dieux ont fait votre.
J'admire sa vertu.

ELPENOR, *à Phaëtuse.*

Voyez à quels tourments
M'expose la rigueur de vos commandements.
Que puis-je répliquer à cette raillerie ?
Elle est juste ; ah ! souffrez, si vous aimez ma vie
Que j'aime mon honneur, je vois qu'il est perdu
Si par mes mains le sceptre aux vôtres n'est rendu.

PHAËTUSE.

Ainsi d'un trait piquant qu'Euriloche vous lance,
Il me rend mes frayeurs, détruit mon espérance.
Dieux quel est votre amour, et quel est mon pouvoir ?

ELPENOR.

Doit-il être ennemi d'un si juste devoir ?

PHAËTUSE.

J'aime assez votre honneur, laissez le à ma prudence.

EURILOCHE.

Tout l'honneur d'un amant est dans l'obéissance,
Cependant pour tâcher de r'avoir vos états
Acceptez le secours que vous offre mon bras.
Pour servir ma Princesse il n'est rien que je n'ose
Et ne permettez pas que votre amant s'expose.

PHAËTUSE.

Il saurait s'exposer, si j'en avais besoin.

ELPENOR.

Euriloche, quittez cet inutile soin,
D'un étrange souci votre esprit s'embarrasse.

Et cette raillerie est de mauvaise grâce.

EURILOCHE.

D'effet il est fâcheux d'apprendre son devoir.

ELPENOR.

Ah ! ce n'est pas de vous que je le veux savoir.
Et ce discours enfin commence à me déplaire ;
Apprenez à parler, ou songez à vous taire.
Sans le respect...

EURILOCHE.

Calmez ce dangereux courroux.

ELPENOR.

C'en est trop.

PHAËTUSE, *à Elpenor*.

La querelle est à moi : laissez-nous.

ELPENOR.

Souffrez...

PHAËTUSE.

Obéissez.

ELPENOR.

Dieux ! quelle violence ?

MIRONDELA DELS ARTS

Scène III

EURILOCHE, PHAËTUSE

EURILOCHE.

J'ose vous assurer de son obéissance.

PHAËTUSE.

Sans elle par l'effort de son ressentiment
Ton manque de respect aurait son châtiment ;
Mais si j'ai retenu les traits de sa vengeance
Seule je l'entreprends de toute ma puissance.
Tu sauras jusqu'où va mon indignation,
Tu verras, insolent, dans ta punition
Que la plus téméraire et la plus fière audace
Doit trembler au courroux de celles de ma race.

Scène IV

EURILOCHE, *seul*

Qu'ai-je fait imprudent ! où me suis-je emporté ?
Est-ce là ce dessein que j'avais concerté ?
Mais Quel Amant eut pu supporter cette vue ?
Mon Rival occupait la place qui m'est due :
Pouvais-je en ce moment retenir le courroux
Que pousse le transport d'un désespoir jaloux ?
Non, non, par tant de maux mon amour affligée
A cru tous ses transports, et s'en trouve allégée.
Avais-je auparavant un sort plus rigoureux ?
Ah ! non non ; un amant est bien moins malheureux
D'être en bute au mépris, que l'être à la vengeance,
J'aime mieux son courroux que son indifférence,
Tandis qu'elle me hait, j'occupe tout son cœur ;
Et d'un Rival aimé je trouble le bonheur.
Mais de ce grand éclat tu dois craindre la suite,
Ah ! cette indigne peur fait honte à ma conduite.
Plus mes troubles sont grands, plus je sens que mon cœur
Se roidissant contr'eux augmente sa vigueur.

ULYSSE DANS L'ÎLE DE CIRCÉ

Il n'est point de malheur plus fort que mon courage,
Dans le plus ténébreux, dans le plus noir orage
Brillent quelques clartés, dont l'invincible effort
En perce l'épaisseur, et me monstre le port.
Malgré tous mes Rivaux, malgré ta haine extrême
Vous ne serez qu'à moi maîtresse, diadème ;
Mais je vois Leucosie, il la faut aborder,
Son amour abusée pourra me seconder.

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène V

EURILOCHE, LEUCOSIE

LEUCOSIE.

Prince par cet abord par ce front plein de joie
Explique le bonheur que le Ciel nous envoie.

EURILOCHE.

J'ai si peu de commerce avec le bonheur,
Que tout ce qui m'en parle est suspect à mon cœur.

LEUCOSIE.

Si la peur d'un départ nous a couté des larmes
Circé s'en va bientôt dissiper tant d'alarmes,
Ici ses volontés sont d'invincibles lois
Elles ont du destin et la force et le poids,
Tout ce que de Circé l'amour et l'artifice
Ont tenté jusqu'ici pour retenir Ulysse,
Sont de faibles essais de ses moindres efforts ;
Elle en est maintenant à de secrets ressorts.
Mais ce qui doit mon Prince augmenter votre joie,
Outre les grands efforts où son pouvoir s'emploie
Voulant vous retenir avec plus de douceur,

Elpenor dès demain épousera ma sœur.

EURILOCHE.

Quel coup de foudre ô ! Dieux, que dites vous Princesse ?

LEUCOSIE.

Ce qui doit vous combler et d'heur et d'allégresse,
Circé presse elle même un hymen désiré,
Que son ambition a toujours différé.

EURILOCHE.

Quel bonheur ? quelle joie ? ô fortune cruelle.

LEUCOSIE.

Est-ce ainsi qu'on reçoit cette heureuse nouvelle ?

EURILOCHE.

De grâce laissez-moi soupirer mes malheurs.

LEUCOSIE.

Hé quoi l'heur d'Elpenor cause-t-il vos douleurs ?

EURILOCHE.

Oui, dans ce triste état il m'est insupportable.

LEUCOSIE.

Comment donc ?

EURILOCHE.

Il m'apprend, que je suis misérable,
Je le vois dans le port où tendaient ses désirs,
Et je me vois encor aux larmes, aux souspirs,
Triste, confus, réduit à perdre l'espérance.

LEUCOSIE.

Un semblable bonheur est en votre puissance,
Il ne tiendra qu'à vous.

EURILOCHE.

À moi Princesse ? hélas !
Pour avoir son bonheur, que ne ferais-je pas ?

LEUCOSIE.

Elpenor est aimé, vous savez qu'on vous aime.

EURILOCHE.

Vos bontés ne sauraient vaincre mon mal extrême.

LEUCOSIE.

La Reine à mes bontés ajoute sa faveur,
Et si de notre hymen dépend votre bonheur...

EURILOCHE.

Quoi que j'ose espérer de vous et de la Reine,
Je suis encor bien loin de la fin de ma peine.

LEUCOSIE.

Donc vous avez des maux, Prince, à ce que je vois,
De qui la guérison ne dépend pas de moi.

EURILOCHE.

Oui j'en ai.

LEUCOSIE.

L'infidèle, ô ! soupçon qui me tue.
Déjà depuis longtemps je m'en suis aperçue ;
Je ne m'étonne point si vous versiez des pleurs,
Et si l'heur d'Elpenor a causé vos douleurs ;
En effet son hymen est digne de vos larmes,
L'ingrat.

EURILOCHE.

À mon malheur prêtés encor des armes
Phaëtuse Elpenor, et les Dieux en courroux
N'étaient point assez forts pour me perdre sans vous,
Il fallait, pour m'ôter le repos et la vie
Joindre à mes ennemis l'ingrate Leucosie,
Et périr par un trait plus sensible à mon cœur
Que tous ceux que sur moi peut lancer sa rigueur ;

Phaëtuse, Elpenor ont juré ma disgrâce,
Je vous opposais seule au coup qui me menace,
Et l'unique secours que je m'étais promis
Va faire contre moi plus que mes ennemis.
Servez aveuglément leur injuste vengeance
Mais en m'ôtant mes jours, laissez moi l'innocence.
Percez, percez ce cœur, sure qu'en cet état
Vous perdrez un amant et non pas un ingrat.

LEUCOSIE.

Pardonnez un soupçon qu'autorisaient vos plaintes,
Qui m'a fait plus souffrir, qu'à vous toutes vos craintes ;
Vous n'êtes point ingrat, et je me crois permis
De me joindre avec vous contre vos ennemis,
Ma sœur vous hait, hé bien je prends votre querelle,
Puisqu'il fallait pour vous être mal avec elle,
Grâces aux Dieux mon sort me paraît assez doux,
D'avoir à démêler avecque son courroux.
Mais enfin apprenons quelle étrange aventure
Me va faire pour vous offenser la nature.

EURILOCHE.

Sans tarder votre sœur vous le fera savoir,
Mais Princesse d'un air qui vous fera bien voir
À quel étrange excès sa colère est montée,
Et le peu de sujet qu'elle a d'être irritée.
Cependant rien ne peut égaler son courroux
Il va pour premier coup me perdre auprès de vous.

LEUCOSIE.

Cet effort Euriloche est hors de sa puissance.

EURILOCHE.

À couvert de ce coup je ris de sa vengeance

Que la terre et le Ciel, cette île, son amant
S'arment pour le secours de son ressentiment.
Que leurs efforts unis me déclarent la guerre
Avec vous pouvant vaincre et le Ciel et la terre
Le trépas d'Elpenor armé pour votre sœur
Est un essai trop faible à ma juste fureur.

LEUCOSIE.

À ce bouillant courroux vous êtes trop sensible.

EURILOCHE.

Sa vie avec la mienne est trop incompatible,
Il me hait, je le hais, et cette occasion
Va redoubler sa haine et mon aversion,
À tel point, que malgré tout le respect d'Ulysse
Il faut que sans tarder l'un ou l'autre périsse,
Il faut sans différer, s'il ne quitte ces lieux
Qu'il tombe par ma main, ou m'égorge à vos yeux.

LEUCOSIE.

Ô Dieux !

EURILOCHE.

Pour prévenir ma mort ou son supplice
Ouvrez quelque chemin à la fuite d'Ulysse.
Si tantôt notre amour a trahi son dessein
Pour fuir, ce même amour lui doit prêter la main.
Il le faut ; ma fortune à ce point est réduite.
Par la nécessité d'accompagner sa fuite,
Je contrains Elpenor de quitter un séjour,
Dont son inimitié me bannirait un jour.

LEUCOSIE.

Que me demandez vous, faut-il que je ravisse
Elpenor à ma sœur, à Circé son Ulysse ?

EURILOCHE.

Que perdent vos deux sœurs, s'ils quittent ce séjour,
Ayez soin de leur gloire, et non de leur amour ;
Et que les maux d'Ulysse attendrissent votre âme,
Secourez un Époux, qu'on arrache à sa femme.
Arrachez Pénélope aux maux où je la vois,
Hélas si votre amant vous trahissait sa foi...

LEUCOSIE.

Je frémis au penser d'un malheur si terrible.

EURILOCHE.

Pénélope, Princesse est-elle moins sensible ?
Mais de plus grands motifs demandent ce départ,
Notre gloire le veut, elle y prend tant de part,
Qu'au péril qu'elle court la raison m'abandonne,
Mon ennemi mortel prétend à la Couronne,
L'hymen de votre sœur va mettre dans sa main
Le glorieux espoir du pouvoir souverain.
Il saura se servir des droits de Phaëtuse,
Il saura l'arracher, si Circé le refuse.
Hélas ! si son orgueil achève ses projets,
Il sera notre Roi, nous serons ses sujets,
Nous lui devrons honneur, obéissance, hommage,
Périsse tout, Princesse, avant un tel outrage.
Ou faites qu'il s'en aille, ou laissez-moi partir.

LEUCOSIE.

À ce cruel départ pourrais-je consentir ?
Non, non, et puisqu'il faut montrer que je vous aime,
De tout ce que je puis disposer en vous même,
Je suis prête pour vous...

EURILOCHE.

Princesse c'est assez,
Et vous faites pour moi plus que vous ne pensez.

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène VI

CIRCÉ, *dans l'antre du sommeil*

Faible et dernier secours, que mon amour lassée
Oppose au désespoir dont elle est menacée ;
Quel succès à mes maux ai-je lieu d'espérer ?
Retiendrez-vous Ulysse, et m'en dois-je assurer ?
Mille essais merveilleux sur la terre et sur l'onde
Ont étalé ma flamme aux yeux de tout le monde,
Quand j'ai du signaler mon pouvoir merveilleux.
Aux yeux d'un fier Héros, d'un vainqueur orgueilleux,
J'ai produit des efforts qui vont jusqu'à l'extrême,
Dont les Dieux ont tremblé, dont j'ai tremblé moi même.
J'ai fait voir jusqu'au Ciel s'élever des vaisseaux,
J'ai fait courber les Cieux jusqu'au centre des eaux,
Dans les jours les plus beaux j'ai formé des nuages ;
J'ai fait venir le calme en dépit des orages ;
J'ai fait rendre à la terre au milieu des froideurs
La richesse des fruits et l'ornement des fleurs ;
J'ai suspendu l'effet des chansons des Sirènes,
Ulysse en a joui sans en craindre les peines ;

Et pour tout dire enfin ma flamme et mon espoir
Ont consommé pour lui ma force et mon pouvoir.
Si j'ai fait plus qu'un Dieu pour signaler ma flamme,
Par mes soumissions je fais plus qu'une femme,
Et j'assemble pour lui tous les traits, qu'à leur tour
Mon sexe et mon savoir prêtent à mon amour.
De ces faits éclatants que produisent mes charmes,
Je descends aux soupirs, je descends jusqu'aux larmes.
Je flatte, je caresse, et j'use avec chaleur
De tout ce qu'on emploie aux surprises d'un cœur ;
Je le surprends enfin, sa résistance cesse,
J'entre dedans son cœur, j'en deviens la maîtresse,
Et quand par de tels soins je sens rougir mon front,
Le prix de la conquête en efface l'affront.
Parmi tant de douceurs où mon âme se noie,
Dans ces divins transports d'espérance et de joie,
D'un autre amour banni l'inopiné retour
A changé tout Ulysse et trahi mon amour :
Son devoir rappelé par l'éclat d'une femme
Lui rend ce que mes soins avaient pris sur son âme,
Pénélope elle seule a fait évanouir
Ce bonheur souhaité, dont ils allaient jouir ;
De tant d'illustres faits, de ces rares merveilles
Le charme ou la terreur des yeux et des oreilles,
Je n'en recueille rien que le seul désespoir,
Que la honte de voir périr tout mon pouvoir.
Un seul moyen me reste après cette disgrâce
Pour rentrer dans son cœur et m'y rendre ma place,
Penelope, me l'ôte, et pour l'en effacer

C'est au Dieu du sommeil que je veux m'adresser.
Sommeil, qui de cet antre environné de songes
Dans l'esprit des mortels jetés mille mensonges.
Je le vois, approchons. À quoi me réduis-tu
Amour qui vas trahir ma gloire et ma vertu ?

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène VII

CIRCÉ, LE DIEU DU SOMMEIL

On ouvre le fond de l'antre où paraît le sommeil.

CIRCÉ.

Arbitre du repos, Dieu maître du silence,
Toi de qui les mortels révèrent la puissance,
Et qui parmi nos maux si longs, et si pressants
Sauvés de leurs rigueurs la moitié de nos ans,
Pardonne, si ma voix trouble ta solitude,
Je cherche du repos à mon inquiétude,
Et dans ce triste état c'est de toi seulement
Que je puis espérer quelque soulagement.
Quand je vois sans effet mon adresse épuisée
Tous mes soins consommez et ma puissance usée,
Seul tu pus me servir par des efforts nouveaux :
Mais pour me secourir, apprends quels sont mes maux.
J'aime ; mais j'aime Ulysse, et si j'en fus aimée,
Si par ce grand bonheur mon amour fut charmée,
Cet espoir glorieux en devient plus confus,
Quand je vois qu'il m'aimait, et qu'il ne m'aime plus.

Sa femme rappelant des devoirs dans son âme,
Qu'il en avait bannis en faveur de ma flamme,
Me dérobe un amour, qui m'est si glorieux,
Et pour mieux me l'ôter lui fait quitter ces lieux.
Elle me le ravit, et toute ma puissance
Ne pouvant sur sa vie étendre ma vengeance,
C'est par toi seulement, que mon transport jaloux
La peut faire périra dans l'esprit d'un époux.
Fais lui voir en dormant une image infidèle
Qui lui fasse haïr ce qu'il aimait en elle ;
Fais-la lui voir perfide, et que par cette erreur
Je m'en puisse venger mieux que par ma fureur.

LE SOMMEIL.

Vous pouvez ici tout, Nymphe que faut-il faire ?
Commandez, et Morphée aura soin de vous plaire.

CIRCÉ.

Ainsi malgré les soins, les pertes, les douleurs
Puissent tous les mortels jouir de tes douceurs.
Qu'aucun bruit ne te trouble, et qu'à jamais mon père
De ton antre sacré recule sa lumière.

ACTE III

La scène est dans le Palais de Circé.

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène première

CIRCÉ, ULYSSE, EURILOCHE

CIRCÉ.

Que faites-vous, Ulysse ?

ULYSSE.

Oui Reine à vos genoux
Pour ces deux criminels, à votre sœur, à vous,
De leur peu de respect je vous demande grâce,
Euriloche a failli ; mais malgré son audace,
J'aime assez de nos Grecs le reste malheureux,
Pour trembler de leur perte, et pour m'offrir pour eux.

CIRCÉ.

Euriloche a failli ; mais Ulysse l'excuse,
Pour Circé c'en est trop ; assez pour Phaëtuse ;
Pour si juste qu'il soit, il n'est point de courroux,
Qui puisse vous dédire et tenir contre vous.
Mais donnons quelque espace au cours de sa colère :
Cependant mon pouvoir dans le soin de vous plaire
Désarme en Elpenor l'ardeur de se venger,
Qui mettait l'un ou l'autre et tous deux en danger ;

À Euriloche.

Oui par l'impression d'un charme qui l'abuse
Vous serez à ses yeux sa chère Phaëtuse :
Ainsi malgré l'effort de son ressentiment
Dedans votre ennemi vous verrez votre amant.

EURILOCHE.

Que j'évite à ses yeux passant pour sa maîtresse
Les traits de sa fureur ! ah ! c'est trop de faiblesse.
Non, non, Madame, il faut...

CIRCÉ.

Je sais votre valeur.

ULYSSE.

Euriloche, souffrez.

EURILOCHE.

J'obéirai, Seigneur.

CIRCÉ.

Euriloche autrefois éprouva ma puissance :
Maintenant Elpenor en fait l'expérience ;
Par ce charme nouveau, qui lui fait en ce jour
Voir en son ennemi l'objet de son amour,
Ainsi de tous les Grecs, que (dans cette journée,
Qu'à Circé pour aimer les Dieux avaient donnée,
La tempête avec vous emmena sur ces bords,
Contre vous seul j'ai fait d'inutiles efforts
Aussi contre vous seul j'ai refusé les armes,
Qu'offrait à mon amour le secours de mes charmes.
Voulant devoir un cœur au refus obstiné
Au seul amour du cœur que je vous ai donné.

ULYSSE.

Princesse avec raison ce reproche m'offense,

J'ai pour vous du respect, non de la résistance ;
Sans attendre l'effet de votre grand pouvoir ;
Mon cœur à vos bontés rend ce qu'il croit devoir.
Le temps vient grande Reine, où vous allez connaître
Quels sentiments en moi les vôtres ont fait naître,
Quelle reconnaissance Ulysse est préparé
De rendre à vos faveurs, qui l'ont tant honoré.
Tandis, bien que leur poids et leur nombre m'accable,
Je voudrais de nouveau vous être redevable,
Non pas à votre amour ; je crains lui trop devoir ;
Mais j'ose importuner encor votre pouvoir.

CIRCÉ.

À quoi faut-il pour vous que mon pouvoir s'emploie ?
Demandez, vous savez s'il vous sert avec joie.
Sachez de ces Héros, dont les rares portraits
Font l'ornement pompeux de ce riche Palais,
Jusques à quels efforts va mon pouvoir suprême,
Pour vous je veux qu'il aille au delà de lui-même,
Voulez vous voir la terre ou rouler sous vos pas
Ou se déchirer toute en mille et mille éclats ?
Voir le père du jour retenu dedans l'onde
Dans un duel éternel ensevelir le monde ;
Voir confondre avec l'air, le feu, la terre, et l'eau,
Voir rentrer l'univers dans son premier berceau ?
Et puis lui redonnant son ordre et sa lumière
Le rendre en un moment à sa beauté première ?
Voulez-vous traverser en des climats nouveaux ?
Voler dedans les airs, marcher dessus les eaux ?
Et voir à même temps solides et constantes

Ces régions de vents, ces campagnes flottantes
Je m'offre à contenter vos plus hardis souhaits ;
Mais payez mon amour de tout ce que je fais.

ULYSSE.

Bien que tant de bonté, tant de magnificence
Déjà depuis long temps m'ait mis dans l'impuissance ;
J'ose encor destiner à de nouveaux exploits
Ce grand pouvoir pour moi signalé tant de fois.
Mais ne refusez pas ma généreuse envie.
Je vis Reine ; et les Dieux en me laissant la vie
M'empêchent de revoir ces mortels demi-Dieux,
Que Troyes a vu périr par des coups glorieux.
Je brûle de revoir ces ombres immortelles ;
Et de forcer le sort qui me sépare d'elles ;
Faites nous un passage à ces illustres morts ;
Faites moi traverser tous ces horribles bords,
Ces déluges de flamme et ces brulants abymes
Que les Dieux ont creusé pour la peine des crimes :
Et faites-moi vivant pénétrer sans effroi
Ce qu'ils ont mis d'espace entre l'Enfer et moi.
Mais ce dessein vous trouble, et semble vous surprendre.

CIRCÉ.

Oui j'en sens du désordre, et ne puis m'en défendre ;
Alors qu'il faut pour vous consentir un effort,
Qui porte dans mon cœur l'image de la mort.
Vous descendre aux Enfers ? à ce penser je tremble ;
Je crains pour votre perte, et cela lui ressemble.
Puis-je (quelque pouvoir que m'aient donné les Dieux)
Confier à l'Enfer des jours si précieux.

ULYSSE.

Ah ! ne présumez pas par ces feintes alarmes
De me faire douter du pouvoir de vos charmes ;
Ni me faire changer le dessein que j'ai pris.
Si vous me refusez je l'impute à mépris,
Et ce refus injuste aujourd'hui me dispense
Des plus justes devoirs de ma reconnaissance.

CIRCÉ.

Qui croit pouvoir briser la chaine d'un bienfait,
Menaçant de la rompre, il la rompt en effet ;
Ce traitement suffit pour me faire connaître
Quels sentiments en vous mon amour a fait naître.
Mais je veux l'ignorer ; et vainquant mon effroi
Vous ôter tout prétexte à vous plaindre de moi.
Je m'en vais conjurer pour vous malgré moi-même
De tous les Dieux d'Enfer les puissances suprêmes.
Je vous ferai passer mille bords, mille mers,
Et d'un vol si pressé courir dans les Enfers,
Qu'à peine pourrez-vous avec quelque assurance
Entre l'Enfer et nous croire quelque distance :
Mais par un même effort je veux en même jour
Terminer votre absence et voir votre retour.

ULYSSE.

Après ces grands efforts d'amour et de puissance
Osez tout espérer de ma reconnaissance.

Scène II

EURILOCHE, ULYSSE

EURILOCHE.

Quelle bizarre humeur vous possède aujourd'hui ?

ULYSSE.

Pour en juger ainsi savez-vous mon ennui ?

EURILOCHE.

En peut-on concevoir dont l'effort autorise
Ce dessein étonnant, cette étrange entreprise ?

ULYSSE.

L'amour de Pénélope a formé ces projets.

EURILOCHE.

Ah ! quittés ce dessein, j'ai des vaisseaux tous prêts ;
Allez dans votre Grèce essuyer tant de larmes.

ULYSSE.

Qu'un lieu jadis si cher a pour moi peu de charmes.
Peut-être que l'abyme où je cours aujourd'hui
À pour moi plus d'appas et moins d'horreur que lui.
Qu'un moment, Euriloche, a jeté dans mon âme
De puissants ennemis d'une innocente flamme.
J'ai vu (j'en tremble encor) en de sanglants tableaux

Le crime et l'attentat de mes lâches Rivaux.
J'ai vu mes feux trahis, Pénélope perfide ;
Telemache mon fils vengeur ou parricide ;
Enfin dans une nuit j'ai vu de tels malheurs ;
Qu'un seul aurait besoin de toutes mes douleurs.

EURILOCHE.

C'est donc l'effet d'un songe.

ULYSSE.

Il est vrai c'est un songe ;
Mais trop net, trop suivi, pour le croire un mensonge ;
Celui-ci ne fuit point aux clartés du réveil.
Malgré mes déplaisirs accablé de sommeil
Je goûtais un repos plus grand qu'à l'ordinaire ;
Quand tout à coup frappé d'une image légère,
Je me trouve en des lieux, qui me comblent d'effroi,
Où mille objets confus s'élèvent devant moi :
Dans ces obscurités je ne puis rien connaître,
Tandis quelque clarté commence de paraître,
Semblable à cet éclat qui finit un portrait
Après les sombres traits d'un crayon imparfait.
Ainsi ce peu de jour dissipant ces ombrages
M'offre distinctement des brillantes images,
J'entre dans un beau pré couronné de berceaux.
Séparés seulement par de petits canaux,
Où la beauté de l'onde, et l'aimable murmure
Des flots, qui de leur lit sautaient sur la verdure
Flattaient si doucement et l'oreille et les yeux,
Qu'on les peut comparer aux douceurs de ces lieux.

EURILOCHE.

Ce songe jusques-là n'a rien qui soit funeste.

ULYSSE.

Plus cet endroit est beau, plus je tremble du reste.
Observant de plus prés ces lieux de toutes parts
Un objet adorable arrête mes regards.
Dieux ! c'était Pénélope, à sa première vue
D'un transport de plaisir mon âme est toute émue ;
Je cours pour l'embrasser, quand un de ses amants
Me prévient, et s'oppose à mes embrassements.
Mais pour comble d'horreur elle aime ses caresses,
Et d'un œil indigné rebute mes tendresses ;
Me renvoie à Circé. Dieux que ne vis-je pas ?
À cet objet je tremble et je retiens mes pas :
Là mille traits mortels assassinent la joie,
Là de mille douleurs mon cœur devient la proie
Et lorsque ma fureur, qui cherche à m'alléger
Pousse mes pas vers eux afin de me venger,
Je me sens arrêté d'un invisible obstacle :
Je ne sais si c'est crainte ou l'horreur du spectacle.
Dans ce saisissement immobile et honteux
Je vois mon fils armé, qui vient fondre sur eux ;
Je m'écrie à l'instant, arrête téméraire.
Lui qui n'écoute rien, que sa seule colère
Les frappe, et fait tomber de deux grands coups mortels
Le sang et les plaisirs de ces deux criminels.
Interdit et surpris de ce grand sacrifice
Je condamne sa rage, et j'aime leur supplice ;
Un reste de ma flamme, une mourante ardeur
Parle pour Pénélope et pleure son malheur ;
Je hais, j'aime mon fils, et prends sa violence

Quelquefois pour fureur, quelquefois pour vengeance :
J'écoute mon amour, j'écoute mon honneur,
Et dans ce grand combat, qui suspend ma fureur,
Je m'éveille, et je pers ce songe qui me gêne.
Mais las ! le même instant recommence ma peine,
Tant ces objets affreux, que je ne puis banir
S'étaient peints vivement dedans mon souvenir.
Juge dans quels ennuis cette image me plonge.

EURILOCHE.

Ce songe est étonnant, mais enfin c'est un songe.
Soupçonner Pénélope ! ah le transport jaloux
Vous donne des pensers trop indignes de vous.

ULYSSE.

Je connais sa vertu, mais est-il de constance,
Qui ne cède aux rigueurs d'une si longue absence ?
Aux amants dont le nom m'a déjà fait jaloux,
Peut-elle avec effet opposer un époux,
Que trois lustres entiers écoulés si loin d'elle
Ont fait passer pour mort, ou bien pour infidèle.
Périmède m'a dit leurs poursuites, leurs soins ;
Il m'en a dit beaucoup, et je n'en crois pas moins.
Tout soutient mes soupçons sans cesse dans mon âme.
Je vois Agamemnon qu'assassine sa femme,
Clytemnestre perfide ; et ce cruel réveil
À pour moi plus de maux que n'avait le sommeil.

EURILOCHE.

Hé bien ne pouvant pas vaincre cette faiblesse
Seigneur pour s'éclaircir allez dedans la Grèce.

ULYSSE.

Irai-je voir rougir mon front et ma maison
Du sang d'une infidèle et de sa trahison ?
Ou si mon âme à tort charge son innocence
Irai-je lui montrer ma lâche défiance ?
Non, non, dans ce combat, dans ces obscurités
Mon cœur dans les enfers doit chercher des clartés.
Là pour garder, ou vaincre une douleur trop forte
Pour le moins j'apprendrai si Pénélope est morte ;
Si mon fils a produit ou vengé mes malheurs ;
Si son trépas mérite ou ma haine ou mes pleurs.
Si je la trouve enfin et morte et criminelle,
J'attacherai mes pas à cette ombre infidèle,
Et plus que ses remords, plus que son châtiment
Je serai son bourreau, sa honte et son tourment ;
Si malgré mes soupçons j'apprends son innocence,
Je veux que les Enfers contentent sa vengeance ;
Que si pour les vivants ils sont sans châtiment
J'irai porter ma tête à son ressentiment.
Adieu, je pars : il faut que mon âme éclaircie
Sorte de son désordre et de sa jalousie.
Je puis bien dans l'Enfer descendre sans horreur,
Si mes soupçons ont mis un enfer dans mon cœur.
Au retour nous saurons s'il faut revoir la Grèce.
Cependant pour tâcher d'apaiser la Princesse
Embrassez Elpenor, Circé fera la paix.
Adieu.

Scène III

EURILOCHE, *seul*

Va, si le Ciel répond à mes souhaits
Pour punir tes soupçons et tes extravagances
Ton voyage sera plus long que tu ne penses.
Cependant je veux bien embrasser mon rival ;
Mais d'un embrassement qui lui sera fatal.
Mais il paraît, voyons si la Reine m'abuse,
Je dois près d'Elpenor passer pour Phaëtuse ;
Mais ce coup étonnant est hors de son pouvoir ;
Il vient, le dois-je attendre ? évitons de le voir.

Scène IV

ELPENOR, EURILOCHE

ELPENOR.

Phaëtuse, est-ce vous ? arrêtez ma Princesse.

EURILOCHE.

Ô ! Dieux n'en doutons plus, c'est à moi qu'il s'adresse,
Effet inconcevable à tout autre qu'à moi !
Mais las ! il me souvient encor avec effroi,
Qu'autrefois son pouvoir m'a fait plus misérable.

ELPENOR.

Vous me fuyez ô ! Dieux, de quoi suis-je coupable ?
Qu'ai-je fait ? ou plutôt de quel crime fatal
Me noircit près de vous mon perfide rival ?
Épouvanté de voir cette injuste colère,
Sûr de n'avoir rien fait qui puisse vous déplaire,
Dans cet étonnement ma confuse raison
Ne la peut imputer, qu'à quelque trahison.
Quoi ? le lache Euriloche...

EURILOCHE.

Ah ! ce discours me fâche,

Euriloche n'est point ni perfide ni lâche.
Et...

ELPENOR.

Vous le défendez ? ô ! Dieux, je suis perdu :
Mais rival mon malheur te sera cher vendu.
Tu ne jouiras point du fait de ta malice ;
Le pouvoir de Circé ni le respect d'Ulysse
Ne sauraient l'arracher à mes sanglants efforts.

EURILOCHE.

Impuissante fureur ! ridicules transports !
Toi même à ce rival songe à demander grâce ;
Ou ta mort préviendra l'effet de ta menace.

ELPENOR.

Hé bien, puisque ses jours vous sont si précieux
Que qui l'ose attaquer vous devient odieux ;
Exécutez vous même un Arrêt si funeste.
Il m'ôte votre cœur, prenez ce qui me reste ;
Heureux si par vos mains je pers à vos genoux
Des jours que seulement je conservais pour vous.
Percez, percez ce cœur, que rien ne vous retienne ;
Si votre main en tremble, employez-y la mienne.
Commandez...

EURILOCHE.

Profitons de sa mortelle erreur.
Mais... vertu ridicule ! ah ! suivons ma fureur.
Jamais l'occasion ne s'offrira si belle.
Dieux Phaëtuse vient et sa sœur avec elle.

Scène V

LEUCOSIE, PHAËTUSE, ELPENOR

LEUCOSIE.

Votre Conseil ma sœur m'oblige infiniment.

ELPENOR, *à Phaëtuse.*

Ah ! c'est trop consulter votre ressentiment.
Je cède au mien Princesse, et sûr de ma disgrâce
Je suis mon désespoir, sans que votre menace
Empêche cet amant jaloux et furieux
D'immoler son rival Euriloche, à vos yeux.

MIRONDELA DELS ARTS

Scène VI

LEUCOSIE, PHAËTUSE

LEUCOSIE.

Son rival ? Euriloche !

PHAËTUSE.

Ô ! Dieux quelle menace,
De quoi vous plaignez vous ? quelle est cette disgrâce ?
Où fuyez vous ? hélas ! je le r'appelle en vain.

LEUCOSIE.

Circé saura, ma sœur, empêcher son dessein.

PHAËTUSE.

Elle m'avait promis d'assoupir sa vengeance,
Je vivais en repos après cette assurance.
Cependant sa fureur...

LEUCOSIE.

Vous la craignez à tort ;
Euriloche a de quoi repousser son effort.

PHAËTUSE.

Pour Euriloche moi je serais alarmée !

LEUCOSIE.

Pourquoi non, s'il est vrai qu'il vous a tant aimée ?

Vous dites qu'il m'abuse, et n'aime encor que vous.
Et nous venons de voir qu'Elpenor est jaloux ;
Je ne vois pas pourtant qu'il ait sujet de l'être,
Si l'on traite Euriloche en imposteur, en traître,
Et qui se rend indigne en me manquant de foi
D'être vu ni souffert, ni de vous ni de moi.
C'est là votre conseil ; je n'en ai point d'ombrage,
Mais pardonnez un cœur qu'un peu d'amour engage ;
S'il refuse un conseil, qu'Elpenor de ce pas
Vient de vous reprocher que vous ne suivez pas.

PHAËTUSE.

À votre dam, ma sœur, si je vous suis suspecte.

LEUCOSIE.

Ah ! ma sœur vous savez combien je vous respecte.
Vous êtes mon ainée, et bien plus que ce rang
Plus que tout ce qu'on doit aux tendresses du sang,
La parfaite amitié que vous m'avez promise
M'ôte tous ces soupçons et veut plus de franchise.

PHAËTUSE.

Cette amitié, ma sœur, m'oblige à vous donner
Le conseil qu'en effet vous semblez soupçonner.
Je vous l'ai déjà dit, et je vous le répète,
Que de quelque façon qu'Euriloche vous traite,
Il couve des desseins qui vous feront un jour
Repentir, mais trop tard, d'avoir eu de l'amour.
Prévenez les malheurs que présage ma crainte,
Votre chaîne avec lui n'est pas si fort étreinte,
Que si Circé ni moi n'en sommes point d'accord,
Vous ne la puissiez rompre avec un peu d'effort.

Vous devez, ce me semble, embrasser ma querelle,
Que ne connaissez-vous cet esprit infidèle...
Lâche, fourbe, méchant, j'en parle sans aigreur ;
Je le hais il est vrai, mais j'aime plus ma sœur,
Et tout ce que j'en dis, quoi qu'après son offense
Est pour votre intérêt plus que pour ma vengeance.

LEUCOSIE.

Vous en dites beaucoup, mais à parler sans fard
Votre amitié, ma sœur, s'en avise un peu tard ;
Avec ces qualités il fallait le dépeindre,
Alors qu'il commença de m'aimer ou de feindre.
Mais il n'était pour lors ni lâche ni trompeur
Et ne l'est que depuis votre mauvaise humeur.
S'il est vrai qu'Elpenor ait captivé votre âme
Vous ne souffririez pas qu'on le traitas d'infâme ;
Ni je ne puis souffrir qu'on noircisse aujourd'hui
Un Prince plus aimable, et plus aimé que lui.
Le mal sera pour moi s'il devient infidèle ;
Et si votre amitié plus que votre querelle
Pour le rendre odieux vous fait prendre ces soins,
Vous m'obligerez fort de m'aimer un peu moins.
Car enfin vouloir rompre une si forte chaine
C'est à moi comme à vous une entreprise vaine.
Je l'aime, et d'autant plus que j'ai toujours pensé
Que vous y consentiez aussi bien que Circé.

PHAËTUSE.

Dés l'abord, comme vous, j'ai mal connu ce traître ;
Mais maintenant, ma sœur, qu'on me l'a fait connaître,
Sans inhumanité je ne puis approuver

De voir périr ma sœur, quand je puis la sauver.
Ainsi n'espérez pas que jamais j'y consente,
Et si vous en voulez de preuve plus pressante
Puisqu'aussi bien je vois que votre aveuglement
Impute mes conseils à mon ressentiment,
Plus pour vos intérêts que ceux de ma vengeance
J'entreprends son exil de toute ma puissance.
Et contre qui voudra choque ma volonté
Je consens d'en venir à toute extrémité.
Il faut qu'il quitte l'île, ou bien qu'il y périsse.

LEUCOSIE.

En ce cas-là, Madame, il faut que j'y fléchisse.

PHAËTUSE.

C'est à vous d'y songer.

LEUCOSIE.

Le conseil en est pris,
Dans ces ressentiments Elpenor s'est mépris
Il veut perdre Euriloche, et malgré sa complice
Il faut qu'il quitte l'île ou bien qu'il y périsse.
Pour faire réussir ce que j'ai projeté,
Je consens d'en venir à toute extrémité.

ACTE IV

La scène est dans l'Enfer.

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène première

SIZIPHE, *seul*

Des plus profonds cachots du centre de la terre
Je roule incessamment cette masse de pierre ;
Mais je succombe enfin sous ce pesant fardeau ;
Ma force se consomme, et je suis tout en eau.
Toutefois accablé sous tant de lassitude
Quand je dois expirer sous un tourment si rude,
Un démon invisible anime mes efforts,
Et sans rendre mes bras ni moins las, ni plus forts,
Sans amoindrir mon mal son assistance vaine
Soutenant ma faiblesse éternise ma peine.
Rocher accable moi sous tant de pesanteur.
Et toi de mon tourment et le juge et l'auteur
Grand Dieu, qui pour donner matière à ta justice,
Rends les morts immortels au milieu du supplice,
Ôte nous par pitié cette immortalité ;
Reprends ce don fatal, que tu nous a prêté.
Quoi ? ta divinité trouve-t-elle des charmes
À voir couler sans cesse un déluge de larmes ?

Quoi ? le crime d'un jour, le crime d'un moment
Doit-il être puni d'un si long châtiment ?
Mais cruel enivré de douceurs et de joie
Tu braves les soupirs que ma douleur t'envoie.
Puis donc qu'à ce travail on ne peut m'arracher,
Vois comme je m'efforce à pousser ce rocher,
Il faudra malgré toi qu'un si cruel supplice.
Sous un effort suprême, ou m'accable, ou finisse.
Enfin je touche au terme, et je puis aujourd'hui...
Mais hélas ! il retombe, et je tombe avec lui.
Triomphe Jupiter, triomphe de ma peine.

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène II

ULYSSE, *seul*

Dans quel gouffre d'horreur ta puissance m'entraine ?
Amour est-ce en ces lieux que je la dois chercher ?
Pénélope est-ce ici que tu voudrois cacher
Ma honte et ton tourment, mon supplice et ton crime ?
Perfide, s'il te reste un remords légitime
Fais toi voir à qui fut ta fidèle moitié,
Malgré ta trahison ton sort me fait pitié.
Et si près de Pluton ma prière n'est vaine,
Bien loin de l'agrandir j'amoindrirai ta peine.

Scène III

SIZIPHE, ULYSSE

SIZIPHE.

Rocher qu'en vain toujours je tâche à remonter.

ULYSSE.

Quel est ce malheureux ?

SIZIPHE.

Ne puis-je l'arrêter ?

ULYSSE.

C'est Siziphe ; lui même.

SIZIPHE.

Ô ! rigoureux supplice !

ULYSSE.

Spectacle insupportable au malheureux Ulysse !
N'importe... En ma faveur quittes pour aujourd'hui.

SIZIPHE.

Ulysse chez les morts !

ULYSSE.

Oui, Siziphe, c'est lui.

SIZIPHE.

Que veux-tu malheureux ? Quel étrange caprice

Te fait venir ici redoubler mon supplice ?
Viens-tu pour me vanter tes exploits glorieux ?
La splendeur de ta vie est l'horreur de mes yeux.
Tout ce qu'on voit en toi d'éclat et de mérite
Dont ma douleur s'augmente, et mon remords s'irrite,
Redoublant la laideur de mes propres défauts,
Sont de mes lâchetés la honte et les bourreaux.
Va, fuis, et cache moi cette vertu mortelle ;
Ce grand rocher me pèse, et me presse moins qu'elle.
Faut-il que ton destin soit si contraire au mien ?
A-t-il pu de mon sang naître un homme de bien ?
J'avais ce doux espoir que malgré ma disgrâce
Mes forfaits deviendraient l'exemple de ma race ;
Et que le mauvais sang, que je t'avais presté,
Jetterait dans ton cœur toute ma lâcheté.
Mais puisque les efforts d'une autre nourriture
Ont purgé ton destin et dompté ta nature,
Te montrer si contraire à tous mes sentiments
C'est redoubler ma peine ; et croître mes tourments.
Sors, et par tes vertus en ces lieux méprisées
Va charmer tes amis dans les champs Élysées.
Puisses-tu pour armer les remords contre toi
Devenir plus infâme et plus méchant que moi ?
Puisses-tu dans les creux de ces brulants abymes
Renverser sur toi seul la peine de mes crimes ?
Ou du moins puisses-tu par mes lâches forfaits
Endurer tous les maux, que ta vertu m'a faits ?

ULYSSE.

Si c'est cette vertu, que votre âme déteste,

Je viens vous présenter un objet plus funeste :
Tout ce qu'a votre Enfer de peine et de rigueur
N'a rien de comparable aux tourments de mon cœur.
Mais ma douleur est-elle aussi juste que forte ?
Siziphe : apprenez-moi si Pénélope est morte.
Mais non, n'en faites rien, dans un coup si fatal
Je sens quelque douceur à douter de mon mal.

SIZIPHE.

Par les mains de ton fils elle est morte infidèle,
Au lieu de tant d'amants qui soupiraient pour elle,
Mille serpents affreux qui nous comblent d'horreur,
Rampent sur sa poitrine, et lui rongent le cœur.
Ce corps, qui fut l'Autel, et le Dieu de ton âme,
N'est qu'un spectre hideux environné de flamme :
Ses yeux jadis brillants de lumière et d'amour
Ne jettent maintenant qu'un effroyable jour,
Tel que jettent les yeux d'une horrible mégère,
Étincelants de feu, de sang, et de colère ;
Tel que lance la foudre, ou tel que les éclairs
Au milieu de la nuit jettent dedans les airs.
Ses mains, dont les beautés empruntaient tant de charmes,
Ne servent qu'à fournir de matière à ses larmes.
Cette bouche sans cesse ouverte à des soupirs,
Dont le souffle amoureux animait tes désirs,
Ne s'ouvre maintenant qu'aux déluges de flamme,
Que vomit au dehors l'embrasement de l'âme.
Au lieu de cet air doux que sa bouche jetait,
Au lieu de ce vermeil dont sa lèvre éclatait
Une épaisse fumée enveloppant sa bouche,

Noircit toute sa lèvre et tout ce quelle touche.
Enfin dans cet état on dirait à la voir,
Que tout ce qu'a l'Enfer et d'horrible et de noir,
Défigure un objet, qui fut durant sa vie
Matière à tous les yeux, ou d'amour, ou d'envie.

ULYSSE.

Ah ! Pénélope ! ô ! Dieux ! Ô ! cruel changement.

SIZIPHE.

Va ne la cherche point dans cet appartement,
Son crime étant plus grand, et plus noir que les nôtres,
Le lieu de son supplice est séparé des autres.
Puisses-tu de ses maux ressentir la moitié,
Et tomber à ses pieds d'horreur ou de pitié.
Va sors de ma présence, et cours après ta femme.

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène IV

TYRÉSIE, SIZIPHE, ULYSSE

TYRÉSIE.

Cher Ulysse, arrêtez, que vous dit cet infâme ?
Ce dernier déshonneur de vos braves aïeux,
La honte et le rebut d'un sang si glorieux.

SIZIPHE.

Qu'il me laisse en repos.

TYRÉSIE.

Cache-toi misérable,
Et délivre nos yeux d'un objet effroyable.

Scène V

ULYSSE, TYRÉSIE

ULYSSE.

Tyrésie est-ce vous ? venez-vous secourir,
Un mortel désespoir, que rien ne peur guérir ?
Venez-vous contenter ma douleur ou ma haine ?
Ou me voir venger d'elle, ou regretter sa peine ?

TYRÉSIE.

D'où vient ce désespoir, ces plaintes, ces malheurs.

ULYSSE.

C'est haine, c'est amour qui fait couler mes pleurs,
Puis-je ne pas pleurer une épouse si belle ?
Puis-je ne pas haïr une épouse infidèle ?
Son infidélité fait mon ressentiment,
Mais j'ai de la pitié quand je vois son tourment.
Vous à qui tous les Dieux ouvrent les destinées,
Qui savez le séjour des ombres condamnées
Montrez-moi cette aimable et perfide moitié,
Que je meure à ses yeux de rage ou de pitié,
Donnez cette allégeance au malheureux Ulysse.

TYRÉSIE.

Ulysse ouvre les yeux, et connais l'artifice
Dont l'infâme Siziphe abusait ton amour,
L'objet de tes désirs voit encore le jour ;
Et ce cruel soupçon que ton erreur enfante
Cherche en vain chez les morts une beauté vivante.

ULYSSE.

Dieux ! elle vit encor, mais peut-être elle vit,
Pour souiller en vivant et ma gloire et mon lit.

TYRÉSIE.

Reviens, et pers enfin un soupçon, qui l'offense,
Non que je sois surpris de cette défiance :
Je sais quel est l'effet de l'horrible conseil
D'un songe concerté par le Dieu du sommeil,
Qui par de faux objets trompant ta jalousie
Arme ton désespoir contre sa perfidie ;
On séduit aisément ces folles passions,
Et c'est ce qu'il a fait par ses illusions ;
Ou plutôt c'est l'effet de l'adresse et des charmes
Par qui Circé te trompe, et cause tant d'alarmes.
Son amour pour reprendre un cœur désabusé,
Te veut séduire encor par un mal supposé.
Te faisant Pénélope et morte et criminelle,
Elle aspire à des vœux que tu gardois pour elle.

ULYSSE.

N'osant et ne pouvant me défier de vous
J'accepte avec transport un oracle si doux.
Cher truchement des Dieux, fidèle Tyrésie,
Je vous dois mon repos, mon honneur et ma vie.

Ainsi crédule amant j'ai soupçonné ta foi,
Pénélope, quels maux, quelle assez dure loi
Me peut-on imposer pour venger ton injure ?
Mais tu sais mon amour, et tu vois l'imposture.
Si pour me détromper d'une fatale erreur
J'ai descendu si vite en ce lieu plein d'horreur,
Par cette même erreur maintenant éclaircie
J'irai d'un même pas contenter ton envie,
Et si pour accourcir le chemin des Enfers
Circé dans un moment m'a fait courir cent mers.
Pour revoir tes beaux yeux, pour revoir notre Grèce
J'attends de mon amour ce qu'a fait son adresse.
Vous en qui le Ciel mit tout le pouvoir des Dieux
Qui savez mille endroits pour sortir de ces lieux,
Sans qu'il doive à Circé cet effort favorable
Enlevez de ces lieux cet amant misérable,
Par un chemin facile abrégez ses travaux,
Et dérobez Ulysse à des charmes nouveaux.

TYRÉSIE.

Ulysse je ne puis répondre à votre attente,
Le charme de Circé rend ma main impuissante ;
Elle vous fait descendre en ce triste séjour,
Seule elle peut aussi faire votre retour.

ULYSSE.

Ainsi je dois sortir d'un séjour si funeste ;
Par l'effort d'une main que mon amour déteste,
Faut-il revoir encor ces dangereux climats ?
Et dois-je m'apprêter à de nouveaux combats ?

TYRÉSIE.

Il le faut, cher Ulysse, et déjà l'heure presse ;
Mais malgré ses efforts, espère en ton adresse ;
Tu lui dois mille exploits, et ta fidèle amour
Par elle doit encor triompher à son tour.
Adieu.

ULYSSE, *seul*.

Quels soins ? hélas ! pourront sauver ma flamme
Des pièges, des fureurs, des charmes d'une femme ?
Amour, par qui Circé dans ses lâches transports
Fait sans cesse et par tout de si puissants efforts
Et pour d'injustes vœux rompt de si grands obstacles,
Pour des vœux innocents faits de pareils miracles.

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène VI

CIRCÉ, *seule, chante*

La scène est dans le parc.

Rare présent des Cieux merveilleuse puissance
Qui m'as fait consentir une si dure absence
Redonne Ulysse à mon amour.
Rends à mes yeux l'objet qui règne dans mon âme
Et si tu veux servir ma douleur et ma flamme,
Haste ma mort ou son retour.
J'oppose vainement au torrent de mes larmes
L'orgueil de mon pouvoir, et l'espoir de mes charmes,
Tous deux cèdent à mon amour.
S'ils me promettent tout il craint tout pour Ulysse,
Et j'attends seulement la fin de mon supplice
De ma mort ou de son retour.
Son seul retardement fait obstacle à ma flamme ;
Je n'en redoute plus du côté de sa femme ;
Le sommeil l'abusant d'une fatale erreur
À Pénélope enfin a dérobé son cœur,
Et ce qu'il m'a promis me rend trop assurée

D'une félicité si longtemps désirée.
Que fais tu malheureuse ? à quelle indignité
Abaisses-tu le sang d'une divinité ?
Circé met son bonheur au seul amour d'un homme !
Ah ! Soleil, Dieu témoin du feu qui me consomme,
Toi qui vis autrefois cent Rois à mes genoux,
Vois quelle honte efface un spectacle si doux.
Venge, venge sur moi l'honneur de ta famille,
Dérobe tes clartés à cette indigne fille ;
Ou du feu, dont ma vie emprunte sa vigueur
Formant des traits mortels perce ce lâche cœur.
Mais que dis-je, insensée ! hélas ! si quelque flamme
Dans celles de mon sang, fut exempte de blâme.
En est-il sur la terre, en est-il dans les Cieux,
Qui se puisse vanter d'un feu si glorieux ?
Si les Dieux punissaient de pareilles faiblesses,
Et la terre et les Cieux n'auraient plus de Déesses :
Si Venus, si Téthys, si la nymphe du jour
Pour des mortels sans honte ont conçu de l'amour,
Quel Dieu peut condamner ma flamme avec justice ?
Ceux qu'elles ont aimez valaient-ils mon Ulysse ?
Non, non, ma flamme est juste ; et c'est mal à propos
Que cet injuste orgueil vient troubler mon repos.
Il fallait l'écouter, quand ce feu prit naissance ;
Quand on n'avait pour moi, que de la résistance ;
Maintenant qu'il se plaint d'avoir trop résisté
Mon remords refusant un bien si souhaité,
Si la poursuite en fut, et honteuse et coupable,
Ce refus la rendrait encor plus condamnable...

J'espère tout d'Ulysse, et je me crois permis
De me faire tenir tout ce qu'il m'a promis ;
Jusque-là que s'il manque à sa reconnaissance,
Il est de mon honneur d'en faire la vengeance.
C'est en quoi mon destin est heureux aujourd'hui,
Chérissant un mortel de pouvoir plus que lui.
En l'aimant je l'élève, ingrat je puis l'abattre.
Mais pourquoi se former des monstres à combattre ?
Circé ne doute plus, qu'Ulysse à son retour
Ne rende ce qu'il doit à ta fidèle amour.
Faut-il parmi les soins où mon amour m'engage
Qu'à de nouveaux soucis encore je me partage ?
Que cherchez-vous ma sœur ?

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène VII

PHAËTUSE, CIRCÉ

PHAËTUSE.

Vous, de qui je me plains,
Euriloche, Elpenor, sans doute en sont aux mains.
J'ai mis pour les chercher toute la Cour en peine,
Au Palais, dans le parc, mais ma recherche est vaine.
Est-ce ainsi...

CIRCÉ.

Modérez cet injuste courroux,
De tout cet embarras ne vous plaignez qu'à vous ;
Je n'ai rien fait ma sœur, que ce que j'ai dû faire,
Je vous avais promis que jaloux de vous plaire,
Mon art désarmerait l'ardeur de se venger,
Qui mettait (disiez-vous) Elpenor en danger.
Je l'ai fait, espérant que de vous adoucie,
Euriloche obtiendrait sa grâce et Leucosie,
Mêlant nos intérêts j'ai fait que désormais
On ne se verra plus que pour faire la paix.
Ce charme dure encor, et malgré moi Princesse

Durera jusqu'à tant que votre haine cesse.

PHAËTUSE.

Quel charme ?

CIRCÉ.

Merveilleux, qui force votre amant
De changer en respects tout son ressentiment,
Et qui par la pitié, que vous fera sa peine
Doit obtenir de vous la fin de votre haine.
Euriloche paraît, retirons-nous ma sœur,
Ce que vous allez voir changera votre cœur.

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène VIII

EURILOCHE, *seul*

Je me pers, Périmède, ah ! non c'est trop d'audace.
Quand Ulysse, Elpenor me quitteraient la place,
Quand je me promettrais de pouvoir quelque jour
Surmonter de deux sœurs et la haine et l'amour,
Circé reste à combattre, où prendrons-nous des armes
À nous mettre à couvert du pouvoir de ses charmes ?
Ce qu'en souffre Elpenor, ce qu'elle fait sur moi
Dans mon âme coupable a jeté tant d'effroi
Qu'il me semble de voir sans cesse sa colère
S'apprêter à punir ce que j'ai voulu faire.
Ah ! de mes lâchetés fatale illusion !
Qui trahis mon amour et mon ambition.
Fais place à des pensers, qu'un noble espoir me donne ;
Amour de Phaëtuse, amour de la couronne,
Je m'abandonne à vous, et sans plus contester
Commandez, je m'apprête à tout exécuter.
Il faut... Elpenor vient. Circé finis sa peine.
Si tu ne peux souffrir qu'elle serve à ma haine.

Scène IX

ELPENOR, EURILOCHE, CIRCÉ, PHAËTUSE

ELPENOR.

En vain sur mon rival je cherche à me venger
Pour terminer des maux qu'on ne peut soulager,
Je retourne à vos pieds, souffrez y ma présence,
Et n'appréhendez plus que privé d'espérance
Ce malheureux amant ait la témérité,
D'en demander raison à sa divinité.
Vos bontés m'élevant à ce faîte de gloire,
Qui passe mon espoir, que j'avais peine à croire,
Vous acquirent le droit de m'en précipiter,
Vous m'aviez tout donné, vous pouvez tout m'ôter.
Et comme en m'élevant à ce comble de grâce
Vous n'attendîtes point que je le méritasse.
De même en m'en voyant par vous précipité
J'ai tort de demander si je l'ai mérité.
Oui j'ai tort, et certain par ce cruel silence
Que je vous dois ma mort sans savoir mon offense,
Je suis trop criminel différant mon trépas

Mais sans plus contester j'y cours Princesse.

PHAËTUSE.

Hélas !

CIRCÉ.

Ne craignez rien.

EURILOCHE, *bas*.

J'aurais contenté ton envie ;
Mais un charme inconnu désarmant ma furie
Retient ce bras levé pour lui percer le cœur,
Et me fait souhaiter la fin de son erreur.
Circé vient.

ELPENOR.

Dieux vengeurs d'une amour outragée,
Qui voyez à quel point ma fortune est changée
Si mon lâche rival me dérobe sa foi
Perdez ce criminel ; justes Dieux vengez-moi !
Que si ce changement vient de son inconstance
Quelque injuste qu'il soit laissez-le sans vengeance.

PHAËTUSE, *à Circé.*

Je ne puis me résoudre à le voir plus souffrir,
Madame.

CIRCÉ.

Hé bien vous même allez le secourir.

PHAËTUSE.

Demeurez, Elpenor ; et cessez de vous plaindre
D'un mal que votre amour n'a pas sujet de craindre.
Quelques vaines frayeurs qui vous aient alarmé
Phaëtuse jamais ne vous a tant aimé.

ELPENOR.

Qu'entends-je ! ma Princesse, à mes vœux si contraire

Me rend en un moment tout le bien que j'espère ;
M'avez-vous fait souffrir ce cruel traitement
Pour rendre à mes désirs mon bonheur plus charmant ?
Il m'était assez cher avant cet artifice.
Par quels respects, amour, et par quel sacrifice...

Là il se tourne du côté de la fausse Phaëtuse.

Ô ! Dieux. Princesse ! hélas ! est-ce vous que je vois ?
Phaëtuse, est-ce vous qui me manquez de foi ?
Dieux quel charme présente à ma vue abusée
Phaëtuse en courroux, Phaëtuse apaisée.

À Circé.

Ah ! ce n'est pas ainsi qu'on m'ôte mon malheur ?
Madame, il faut finir non tromper ma douleur.
Et toutes les douceurs d'une erreur favorable
Sont un faible secours contre un mal véritable.
En vain pour arrêter mon juste désespoir
Sous un front adorable un démon se fait voir,
Et prenant tous les traits de celle que j'adore
S'efforce de calmer l'ennui qui me dévore.
Fuis spectre décevant, qu'anime sa pitié,
Mes maux à son aspect augmentent de moitié.
Plus je vois que Circé veut soulager ma peine,
Plus son ingrate sœur me paraît inhumaine.
Voyant que sa rigueur s'obstine à voir périr
Celui que d'un seul mot elle peut secourir.

PHAËTUSE, *à Circé.*

Ah ! ma sœur.

CIRCÉ, *à Euriloche.*

Il est temps que ce charme finisse.
Vous savez ce qu'on doit aux prières d'Ulysse,

Embrassez Elpenor, certain que cette paix
Vous va donner le bien où tendent vos souhaits.

EURILOCHE.

Mon désir ne vient pas à votre connaissance.

CIRCÉ.

Vous présumez bien peu de ma haute science.

EURILOCHE.

Elle ne s'étend pas à connaître nos vœux.

CIRCÉ.

Je sais pourtant le votre, et vais vous rendre heureux,
Ne vous opposés plus à ce que je désire.

EURILOCHE.

Quoi vous me promettez le bonheur où j'aspire
À ces conditions que ne ferais-je pas ?

CIRCÉ.

Elpenor vous voyez que l'on vous tend les bras.

ELPENOR.

À moi, Madame.

EURILOCHE.

À vous.

Circé frappe Elpenor de sa verge.

ELPENOR.

Ô secours favorable !

Le charme finit.

Ah ! Princesse. Grands Dieux ! surprise épouvantable !
Est-ce mon ennemi que je viens d'embrasser ?

CIRCÉ, *à Phaëtuse.*

Vous excusez un coup dont il peut s'offenser.

ELPENOR.

Ah ! Madame, ah ! Princesse, est-ce ainsi qu'on me joue ?

PHAËTUSE.

Ma sœur a quelque tort, mon Prince je l'avoue
Mais puisque mon repos naît de ce qu'elle a fait,
Si vous m'aimez montrez un front plus satisfait,
Je demande encor plus à votre obéissance,
Il faut en l'embrassant oublier son offense,
Et le mettre en état en lui donnant ma sœur,
De ne plus traverser notre commun bonheur.

ELPENOR.

Je vous obéirai, quoi qu'avec répugnance.
Fasse le juste Ciel, que cette obéissance
En détournant les maux, qui nous sont préparés
Assure le repos que vous en espérez.
Je ne m'oppose plus à l'heur qu'on vous destine
Leucosie est à vous, et sans qu'on examine
Qui de nous a failli contre notre amitié
D'un cœur qui fut à vous je vous rends la moitié.
Daignent les Dieux témoins si la votre m'est chère,
Punir qui de nous deux l'offrira moins sincère.

EURILOCHE.

La votre m'est bien chère et c'est trop de bonheur
D'en étreindre les nœuds par l'hymen de sa sœur,
De moi pour tant de biens que pouvez-vous attendre ?

CIRCÉ, *à Euriloche.*

Je puis vous acquitter.

À Phaëtuse.

Oui, je m'offre à vous rendre
(Maintenant qu'Elpenor devenu votre époux
Peut partager les soins de l'état avec vous)
Le glorieux fardeau de la toute puissance

Dont j'ai par votre aveu soulagé votre enfance.

EURILOCHE.

La Reine s'accordant si bien à mes souhaits
N'a pas mal pénétré dans les vœux que j'ai faits
Pour rendre de tout point ma fortune accomplie.
Me voyant sur le point d'obtenir Leucosie
Il ne me manquait plus, que de voir votre époux
Elpenor, partager la couronne avec vous.

PHAËTUSE.

Je haïrais le bien que cet hymen me donne
Si la Reine sur nous reposant la couronne,
Changeait un seul moment la forme de l'état.
Phaëtuse est trop juste, et lui n'est pas ingrat.

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène X

LEUCOSIE, CIRCÉ, PHAËTUSE

LEUCOSIE.

Madame, Ulysse vient.

CIRCÉ.

Cette heureuse nouvelle
Pour revoir ce héros au Palais me rappelle.

PHAËTUSE.

Nous vous suivons.

CIRCÉ.

Allons. Puisse par ce retour
Ma flamme prendre part au bonheur de ce jour.
Vous en avez beaucoup dans ce bonheur extrême.

LEUCOSIE.

Comment ?

CIRCÉ.

Vous l'apprendrez du Prince qui vous aime.

Scène XI

LEUCOSIE, EURILOCHE

EURILOCHE, *bas.*

Tout me perd, et je suis pour comble de douleur
Forcé de caresser et rire à mon malheur.
Ulysse est de retour, l'avez-vous vu Princesse ?

LEUCOSIE.

Je l'ai vu résolu de retourner en Grèce ;
Emmener s'il se peut Elpenor avec lui,
Échapper à la Reine.

EURILOCHE.

Et partir.

LEUCOSIE.

Aujourd'hui
Périmède est allé donner ordre à sa fuite.

EURILOCHE.

Que de biens produira votre sage conduite !
Hé comment envers vous pourrai-je m'acquitter ?

LEUCOSIE.

En faisant vos efforts pour ne nous pas quitter.

EURILOCHE.

Quoiqu'il puisse arriver si malgré son adresse
Pour chasser Elpenor il faut que je vous laisse :
Je reviendrai bientôt établir dans ces lieux
Un bonheur à passer tous les plaisirs des Dieux

LEUCOSIE.

Ce glorieux espoir adoucira ma peine.
Mais quel est ce bonheur dont me parlait la Reine,
Je brûle de l'apprendre.

EURILOCHE.

Ah ! Princesse usons mieux
Qu'en frivoles discours d'un temps si précieux.
De l'air que l'entreprise entre nous est conçue
La perte d'un moment en ruine l'issue.
Amusez votre sœur, et sans perdre un moment
Sur le vaisseau je vais engager son amant.
Assuré de le rendre avec mon artifice
Malgré lui compagnon de la fuite d'Ulysse.
Ainsi votre secours favorable en ce jour
Va faire triompher ma gloire et mon amour.

ACTE V

La scène est dans une forteresse.

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène première

CIRCÉ, MÉLANTE

CIRCÉ.

Que fait mon fugitif ?

MÉLANTE.

En Ulysse, Madame
Il attend son malheur, et cette grandeur d'âme
Le fait voir dans ses fers, dans cette affreuse tour
Plus qu'il ne fut jamais digne de votre amour.

CIRCÉ.

Digne de mon amour, qu'il a si mal traitée ?
Dis plutôt des fureurs d'une Reine irritée ;
Qui s'abandonnant toute à son dernier transport
N'a plus que des pensers de vengeance et de mort.
Il me fuyait l'ingrat, et courait à sa femme
Lui vanter le mépris qu'il a fait de ma flamme,
Et lui contant mes feux, ma honte, et mon malheur,
Dresser de mon amour un trophée à la leur.
Grâces aux Dieux, sa mort préviendra cette honte ;
Si Pénélope apprend qu'Ulysse me surmonte,

Elle apprendra, pleurant ce qu'aura fait ce fer,
Qu'on peut vaincre Circé, mais non en triompher,
Et qu'une horrible suite efface enfin la gloire
De quiconque use mal d'une telle victoire.
Tout ce qu'a de cruel la jalouse fureur,
La rage, semble doux à ma forte douleur,
Et je ne trouve point dans toute ma puissance
De quoi perdre l'ingrat au gré de ma vengeance.
Poignard, c'est à toi seul que je la veux devoir,
Fais le venir.

MÉLANTE.

Ulysse, où sera ton espoir ?

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène II

CIRCÉ, *seule*

Mes charmes auraient pu faire périr Ulysse ;
Ouvrir dessous ses pas un gouffre, un précipice ;
Par la rage des vents déchirer son vaisseau ;
L'embraser d'une foudre, ou l'abimer dans l'eau.
Mais empruntant ce coup de leur pouvoir suprême
Je le devrais aux Dieux aussi bien qu'à moi-même.
Et je veux pour venger l'affront que je reçois,
Qu'il parte des fureurs qui soient toutes à moi.
La vengeance est un fruit, qu'il faut cueillir soi-même ;
Le goûter, se souler de sa douceur extrême.
Un débris, une foudre auraient dans un moment
Consommé loin de moi tout mon ressentiment.
Je veux jouir longtemps de la mort d'un perfide,
Donner un long spectacle à ma fureur avide.
Percer de mille coups ce flanc, ce traître flanc,
Et voir ma main rougir et fumer de son sang.
Ce qu'en vain j'ai tenté pour l'amour d'une Reine,

Ce poignard l'obtiendra pour le bien de ma haine ;
Je voulais être heureuse en gagnant son amour,
Je le suis encor plus en le privant du jour,
Éteignant dans son sang le feu qui me dévore
Qui m'ôte le repos, et qui me déshonore.
Mais hélas ! qu'est-ce amour ? veux-tu le protéger ?
Songe que j'ai l'honneur et toi-même à venger,
Si tu parle pour lui ma fureur sera vaine,
Abandonne mon cœur au transport qui l'entraine ;
Qu'il y règne un moment, tu n'as que trop régné ;
Je le poignarderais s'il l'avait épargné.
Je l'aperçois, l'ingrat, il saura qu'une femme
Peut autant pour sa haine et plus que pour sa flamme.
Il saura qu'un amour qu'on ose dédaigner,
Sait arracher des cœurs s'il ne peut les gagner.
Il faut mourir.

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène III

ULYSSE, CIRCÉ

ULYSSE.

Frappez, vous voyez la victime ;
Ulysse doit mourir si sa fuite est un crime.
Ou plutôt pour mourir ne le méritant pas
Il suffit que Circé demande son trépas ;
Trop heureux, puisqu'il peut en vous donnant sa vie,
Contenter une fois vos vœux, et son envie ;
Répondre à vos désirs, et s'offrant à vos coups,
Couronner par sa mort ce qu'il a fait pour vous.

CIRCÉ.

Ce qu'il a fait pour moi l'ingrat ! Hé ! quel service
Peut après tant d'affronts me reprocher Ulysse ?
Est ce qu'ayant pour lui témoigné tant d'ardeur
Perdu pour trop l'aimer, gloire, repos, grandeur ?
Il me méprise, il rit de ma persévérance ;
Et quand j'attendais tout de sa reconnaissance,
Il se dérobe, il fuit au mépris de sa foi.
Imposteur est-ce là ce qu'il a fait pour moi ?

ULYSSE.

C'est mal ici le lieu de vanter mes services ;
Reine je dois mourir, et j'en fais mes délices.
Puisque ma mort vous plaît, j'aime à perdre le jour,
C'est tout ce que j'ai pu donner à votre amour.

CIRCÉ.

Tu mourras, mais avant que de t'ôter la vie
Je veux savoir, ingrat, en quoi tu m'as servie.

ULYSSE.

Ces mépris, ces affronts, qui font votre courroux,
Cette fuite, c'est là ce que j'ai fait pour vous.
Que serait-ce de vous Reine, si mon audace
Eut porté mes désirs où voulait votre grâce ;
Vous seriez maintenant la femme d'un époux
Qui traître envers un autre eut pu l'être envers vous.
Et qui brisant les nœuds d'un hymen légitime
Eut attiré sur vous la peine de son crime.
Ce sang illustre et plein du Dieu qui l'a presté,
Ce front, où tant de gloire a mis tant de fierté,
Ravalant par ce choix un destin si sublime
Perdaient tout leur éclat, leur prix, et mon estime.
La fille du Soleil doit vivre dans ce lieu
Sans Roi, sans compagnon, ou la femme d'un Dieu ;
Et si de mon orgueil je n'eusse été le maître,
Vous seriez la moitié d'un infâme, d'un traître,
Mêlant par un désordre à mon crime pareil
La race de Siziphe à celle du Soleil.
C'est par moi qu'à ces maux vous êtes échappée.

CIRCÉ.

Ah ! Circé.

ULYSSE.

C'est ainsi que je vous ai trompée.
C'est l'effet des respects qui font votre courroux.
Par eux seuls je pouvais m'acquitter envers vous,
Aussi de quelques vœux dont ma femme m'appelle,
J'ai fui pour vous Circé, beaucoup plus que pour elle.

CIRCÉ.

Rends-toi Circé, ton cœur n'a que trop combattu
Les nobles mouvements de ta propre vertu ;
Pour éviter la honte où mon amour m'engage
Que ne peut-il la vaincre aussi bien que ma rage ?
Mais, hélas !

ULYSSE.

Enfoncez ce poignard dans mon sein.
Fuir un coup qui vous plaît n'était pas mon dessein ;
Mais ne concevant point de supplice si rude,
Que de mourir vers vous suspect d'ingratitude,
Je ne suis pas fâché qu'abandonnant mes jours
Ma voix à mon honneur ait presté ce secours.

CIRCÉ.

Ah ! c'en est trop. Soleil seconde ma faiblesse,
Héros digne en effet des vœux d'une déesse,
Plus digne encor des miens, daigne excuser en moi
Ce que par trop d'amour j'ai commis contre toi.
C'est de quoi seulement il faut que je rougisse ;
Sans honte je pouvais soupirer pour Ulysse ;
Mais non, quand son devoir attache ailleurs son sort,
L'arrêter, le forcer, et lui donner la mort.
Sors de mes mains, poignard, ma dernière infamie ;

Ta vertu le prévient, désarme une ennemie
Et fait qu'enfin ce cœur lassé de soupirer
S'enfle du noble orgueil qu'elle veut m'inspirer.
C'est par cette vertu qu'à moi même rendue
Je recouvre ma gloire où je l'avais perdue.
De tous les sentiments que j'avais eus pour toi,
Me retranchant aux seuls qui sont dignes de moi,
Pour cesser de l'aimer, ne pouvant m'en défendre
Je vois bien que j'aurai de grands combats à rendre,
Mais si dans ma fureur j'ai pu jurer ta mort,
Je puis bien malgré moi consentir cet effort,
Qu'un départ, puisqu'il faut que mon espoir périsse
Plutôt que son trépas me sépare d'Ulysse.
Tombez fers trop honteux au plus grand des humains,
Périmède, Euriloche ont trahi tes desseins.
Mais malgré...

ULYSSE.

Justes Dieux ! ils m'ont trahi, Madame ;
Eux de qui je tenais l'ordre de cette trame,
Je ne m'étonne plus si vous l'ayant appris,
Avant sortir du port mon vaisseau fut surpris.
Retournez sur leur pas Euriloche et ce traitre...

Scène IV

LEUCOSIE, CIRCÉ, ULYSSE

LEUCOSIE.

Ah ! ma sœur, Dieux, comment oserai-je paraître ?
Complice par ma faute et ma crédule amour
Du crime le plus noir qu'on mit jamais au jour.

CIRCÉ.

De quel crime, ma sœur ?

LEUCOSIE.

Elpenor, Phaëtuse...
Hélas de tous nos maux il faut que je m'accuse.

À Circé montrant Ulysse.

J'ai donné des vaisseaux pour sa fuite. Et Seigneur
Euriloche s'en sert pour enlever ma sœur.

CIRCÉ.

L'enlever.

ULYSSE.

Euriloche ô ! Dieux.

LEUCOSIE.

Ce traître à peine
Vit que pour obéir aux ordres de la Reine,

Toute la Cour en foule accourait sur vos pas ;
Et laissait le Palais sans garde, et sans soldats ;
Que Périmède et lui forment cette entreprise.
Le désordre, le temps, le lieu les favorise.
Un bruit confus mêlé de douleur et d'effroi
Du quartier de ma sœur arrivé jusqu'à moi,
M'appelle au lieu d'où vient un trouble si funeste,
J'y cours ; Dieux que ne puis-je oublier ce qui reste ?
À travers quelques morts Elpenor tout sanglant
Marchant avec ardeur, mais d'un pas chancelant,
Et tirant de sa plaie un poignard ; à ce traître
Princesse (crie-t-il) en me voyant paraître ;
Là tombant, quand il voit qu'on le veut secourir ;
Abandonnez ce soin (dit-il) il faut mourir,
Ma vie est dans les mains d'un traître, d'un infâme,
Si vous voulez m'aider courez après mon âme,
Le perfide Euriloche enlève votre sœur.
Que devins-je à ces mots ? jugez de ma douleur
Dans l'ardeur de punir sa noire perfidie
Laissant à d'autres soins cette mourante vie,
J'implore du secours dans ce pressant besoin
J'en trouve ; mais, hélas ! Euriloche est trop loin.
On le suit, mais sans doute une telle poursuite
N'aura servi, ma sœur, qu'à redoubler sa fuite.

CIRCÉ.

Il a beau fuir, l'infâme, il n'échappera pas ;
Pour lui porter par tout un assuré trépas.
J'ai les bras assez longs, ma sœur, à la vengeance ;
Je te suis, tu vas voir un trait de ma puissance.

Scène V

ULYSSE, CIRCÉ

ULYSSE.

Que ne puis-je espérer en ce fatal moment
La gloire de servir votre ressentiment ?

CIRCÉ.

Vous le pouvez, allez, où l'honneur vous appelle ;
Je rends grâces aux Dieux que dans cette querelle,
Le soin de nous venger sert d'un amusement,
Qui dispose mon âme à cet éloignement.
Sans cela je veux bien t'avouer ma faiblesse,
Mon cœur, quelque devoir, quelque honneur qui l'en presse,
Ne pourrait se résoudre à perdre pour jamais
Mon... hélas ! je retombe, et crains ce que je fais,
N'importe malgré moi je vous rends à la Grèce ;
Je vous rends aux désirs d'une illustre Princesse.
Si jusqu'ici ma flamme a retenu vos pas,
Je fais assez pour elle en ne vous gardant pas.
Adieu.

ULYSSE.

Que cet effort vous va couvrir de gloire !
Qu'ainsi toujours sur vous emportant la victoire,
Une vertu sans tâche et sans obscurités
Monstre en vous dignement le Dieu dont vous sortez ;
Et répande par tout des rayons de lumière
Aussi purs et brillants que ceux de votre père.

CIRCÉ.

Pars Ulysse, et m'épargne, abandonnant ce lieu,
Ce que souffre mon cœur en te disant adieu.

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène VI

EURILOCHE, PHAËTUSE

La scène est dans un vaisseau.

EURILOCHE.

Oui, le voile est levé, Princesse, je vous aime ;
J'ai feint pour votre sœur, et mon amour extrême
Avant ce dernier coup pour vous a tout tenté
Et n'a fait cet effort, que dans l'extrémité.
Si c'est crime d'avoir trop d'amour, je l'avoue,
Mon crime est grand, mais tel qu'Euriloche s'en loue :
Et plus j'offre à mes yeux l'objet qui m'a charmé,
Et moins je me repens de l'avoir trop aimé.
Nommez ce rapt, ce meurtre, un coup illégitime,
Un horrible attentat, un effroyable crime ;
Je l'appelle un secours ; un remède à mon mal ;
Un digne châtiment d'un indigne rival ;
Voilà ce grand sujet de reproche et de blâme,
J'ai tué mon Rival, j'ai secouru ma flamme ;
Et j'ai d'un même coup sur le point de mourir
Arraché mon remède à qui m'eut fait périr ;

Exigiez-vous de moi cette amour faible et basse,
Qui se plaint, qui soupire, et pleure sa disgrâce ;
Tel, qu'aurait eu pour vous un Rival trop heureux,
Si votre juste choix eut couronné mes vœux.
J'aime plus noblement l'illustre Phaëtuse ;
J'arracherais aux Dieux le bien qu'on me refuse,
Vous enlever vous même à mon rival, à vous,
Ce n'est qu'aux grands amours à faire de tels coups.

PHAËTUSE.

Monstre horrible à mes yeux vante tes infamies ;
J'abhorre ton amour plus que tes perfidies.
Cher amant, que ce lâche après tant de forfaits
Ose encor reprocher à mes justes souhaits,
Quelque part d'où ton âme à peine dégagée
De ce corps où les Dieux l'avaient si bien logée
Regarde l'attentat d'un infâme voleur,
Monstre toi plus sensible à mon dernier malheur.
Et prévenant l'effort, que mon père prépare
Arrache ta Princesse aux fureurs d'un barbare.

EURILOCHE.

Vous implorez en vain ce père, et cet amant ;
L'un est mort par l'effort de mon ressentiment ;
Et pour l'autre, si c'est l'astre, qui vous éclaire
Il connaît mon amour, et ce que je veux faire.
Il sait que je vous aime avec toute l'ardeur
Que peut une Princesse espérer d'un grand cœur :
Et que dès que l'hymen ait calmé votre haine
Dans votre île j'irai vous ramener en Reine,
En chasser qui l'occupe, et vous faire à jamais

Bénir ma violence, et tout ce que je fais.

PHAËTUSE.

Toi, me faire bénir cette affreuse journée !

EURILOCHE.

Vous en parlerez mieux après notre hyménée.

PHAËTUSE.

Ah ! monstre laisse-moi.

EURILOCHE.

Donnez des noms plus doux
À celui qui bientôt doit être votre époux.

PHAËTUSE.

Mon époux !

EURILOCHE.

C'est à quoi vous devez vous résoudre.

PHAËTUSE.

Des mains de Jupiter cours arracher la foudre
Soleil, et si ma mère eut chez toi quelque rang
Montre-toi plus sensible aux affronts de ton sang.

EURILOCHE.

Princesse cette erreur fait tort à votre gloire,
L'astre du jour a peu de part dans votre histoire ;
Et vous avez assez de titres glorieux,
Sans en chercher si haut, et nous former des Dieux.

PHAËTUSE.

Impie, ils vengeront mon honneur et leur gloire.

EURILOCHE.

J'ai vécu trop longtemps pour avoir lieu d'en croire ;
S'il en est contre moi, qu'ils arment leur courroux ;
Pour moi je n'en connais que mon amour et vous.
J'enferme en ce vaisseau toute mon espérance,

C'est mon Ciel, mon Autel, mon trône et ma puissance ;
Devenu pour vous seule assassin et voleur,
Le but de tous les traits que lance le malheur,
Et le plus digne objet des flammes du tonnerre ;
Banni de mon pays, et de toute la terre,
Infidèle à mon Prince abandonné de tous,
Je ne crains rien, Madame, et trouve tout en vous.

PHAËTUSE.

Ah ! perfide bien loin de regarder ta proie
Avec quelques transports ou d'orgueil, ou de joie ;
Sache que si pour perdre un monstre furieux
La terre était sans force et l'univers sans Dieux
Et si pour encrasser cette coupable tête
Le ciel était sans foudre, et la mer sans tempête
Ce qu'est aux grands forfaits un remords obstiné
Ce que sont les Bourreaux aux yeux d'un condamné
Ce que sont aux Enfers, aux criminelles âmes
Les roues, les rochers, les vautours, et les flammes,
Je te le ferai traître, et pour mieux dire encor
Tu trouveras en moi le vengeur d'Elpenor ;
Tu reverras, cruel, son ombre en ma présence,
Son amour dans mon cœur, en mes mains sa vengeance ;
Dans ma bouche animée un reproche éternel,
Dedans mes yeux l'horreur qu'on a d'un criminel.
Et dans toute mon âme une haine immortelle
Pour un voleur, un lâche, un meurtrier, un rebelle.

EURILOCHE.

Portez encor plus loin ces transports furieux ;
Ces cœurs, ces belles mains ; cette bouche et ces yeux

Que vous tâchés de rendre un sujet de ma haine,
Le seront de ma joie, et non pas de ma peine
Dans la possession de ma divinité...

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène VII

PÉRIMÈDE, EURILOCHE, PHAËTUSE

PÉRIMÈDE.

Seigneur, le Ciel se trouble, et son obscurité
Favorise un vaisseau qui semble nous poursuivre.

EURILOCHE.

À quelques traits ami que mon amour me livre,
Je ne puis me résoudre à perdre un bien si cher.

PHAËTUSE, *s'en allant.*

Ô ! Dieux.

PÉRIMÈDE.

Sauvez là donc, on vient vous l'arracher.

EURILOCHE.

Amis qu'on se dispose au combat qui s'apprête
Contre nos ennemis et contre la tempête.

Scène VIII

JUPITER, *au milieu des Dieux,*
descend du Ciel assis sur une grosse nuée, LE SOLEIL, *à même temps,*
paraît d'un côté du théâtre dans une nue

JUPITER.

Du trône où je m'assois dans le plus haut des Cieux,
D'où je puis commander les hommes et les Dieux,
Je descends jusqu'à toi pour ouïr ta prière ;
Mon fils, parle.

LE SOLEIL.

Assuré des bontés de mon père
Je parle, et quoi qu'instruit que ses soins paternels
Toujours avec regret perdent les criminels,
Plein d'une généreuse, et juste confiance,
Dessus ces mêmes soins je prends trop d'assurance
Pour croire, qu'oubliant ma naissance et mon rang
Il néglige un moment la gloire de mon sang ;
Vous connaissez l'affront, et cet œil adorable
Comme sur l'innocent ouvert sur le coupable,
Voit un fier ravisseur souiller impunément

De ses noirs attentats l'un et l'autre élément.
Quelle bonté coupable envers votre justice
Sur ce grand criminel balance le supplice ?
La foudre est inutile en vos puissantes mains,
Si vous ne punissez celui dont je me plains :
De ce monstre odieux purgez la terre et l'onde,
Et faites par ce coup justice à tout le monde ;
Que si cet intérêt vous touche faiblement
Prenez tous les transports de mon ressentiment ;
Ou souffrez pour le moins qu'un père misérable
Retire ses clartés de dessus un coupable,
Et d'un soudain éclipse expliquant son malheur
Invite tout le monde à venger sa douleur.

JUPITER.

Ta prière est trop juste, et je me plains moi-même
D'avoir été trop lent à venger ce que j'aime,
Non qu'il faille imputer ma résolution
À des motifs de haine ou de compassion,
Ma justice punit sans nulle violence ;
Libre des passions, qui forment la vengeance,
Elle agit d'elle même, et d'un esprit égal
Répand sur l'univers et le bien et le mal,
Et de ces deux effets que ma puissance envoie,
J'en laisse aux seuls mortels, et le trouble et la joie ;
C'est leur seul intérêt que je dois écouter ;
C'est comme il faut agir, si tu veux m'imiter :
Notre bonheur, mon fils et tout ce que nous sommes
Ne dépend des vertus ni des crimes des hommes,
Et quand je dois punir un meurtrier, un voleur

Je veux venger la terre, et non pas ta douleur.
C'est pour un bien commun qu'un Dieu venge un outrage ;
Et quand ma main s'apprête à briser son ouvrage,
Je me sers de ces bruits, qui précédent mes coups
Pour instruire la terre à craindre mon courroux.

LE SOLEIL.

Soit pour son intérêt, ou celui de ma fille
Vengez sans plus tarder l'honneur de ma famille ;
Voyez-le cet infâme, avec quels longs efforts
Il veut forcer mon sang à ses lâches transports ;
Voyez d'une autre part sur un char qui s'avance
Leucosie et Circé, qui pressent leur vengeance.
Je la leur ai promise.

JUPITER.

Il faut te contenter,
Ma justice y consent. Toi sans plus t'arrêter
Du tribut éternel de ta clarté féconde
Va, mon fils, enrichir l'autre moitié du monde.

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène IX

CIRCÉ, LEUCOSIE, *dans un char volant*

CIRCÉ.

Ces orages soudains et ces bruits étonnants
Ces vents impétueux ; ces éclairs surprenants
Du Dieu juste et vengeur annoncent la venue.
Tombe foudre en ses mains trop longtemps retenue,
Tombe à la voix du sang, qu'un traître a su verser ;
Tombe aux cris d'une sœur, qu'un traître veut forcer.

LEUCOSIE.

Tombe aux justes douleurs d'une amante abusée.
Mais la perte du traître est bien plus mal aisée,
Il est déjà si loin qu'il échappe à mes yeux.

CIRCÉ.

Il ne peut échapper aux vengeances des Dieux.

Le vaisseau d'Euriloche paraît dans l'éloignement.

LEUCOSIE.

Mais que ne nous font-ils jouir de son supplice !
S'il périt loin de nous, qu'importe qu'il périsse,
L'outrage reste entier au cœur et sur le front,

Si l'on ne voit périr celui qui fait l'affront.
Ceux que nous recevons sont de telle nature,
Que le Soleil trop lent à venger notre injure,
Quoiqu'il nous ait promis semble la négliger,
Il faut sauver ma sœur, autant que me venger ;
Le temps presse ; achevons cette illustre vengeance ;
Si sur cet élément s'étend votre puissance ;
Dans ces lieux élevés, dans le milieu des airs
Dont les Dieux en courroux foudroient l'univers ;
De ces noires vapeurs formez-vous un tonnerre ;
La terre prête au Ciel de quoi punir la terre.
Vous seule... Mais quels feux s'allument dans la nuit ?
Quel trouble ! quel éclat ! quel désordre ! quel bruit !

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène X

JUPITER,
sortant du Ciel assis sur son aigle et lançant la foudre sur le vaisseau d'Euriloche s'adressant à Circé et à Leucosie

Nymphes voici le coup qui vous fera justice
S'en retournant.
Vous pouvez maintenant jouir de son supplice.

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène XI

LEUCOSIE, CIRCÉ

LEUCOSIE.

Quels feux ! quels feux de joie en cet embrasement ?
Mais quelle peur succède à mon ressentiment ?
Grand Dieu : sauvez ma sœur.

CIRCÉ.

À ce penser je tremble :
Quelle vengeance ? ô Dieux ! s'ils périssent ensemble.
Mais qui peut la sauver de la flamme ou de l'eau.

LEUCOSIE.

Dieux qu'est-ce que je vois ? Quel spectacle nouveau ?

CIRCÉ.

Ô ! prodige inouï, si mon œil ne m'abuse,
Je vois sur un Dauphin triompher Phaëtuse.

LEUCOSIE.

Oui, oui, c'est elle même, allons la recevoir.

CIRCÉ.

Phaëtuse, est-ce vous ?

Scène XII

PHAËTUSE, CIRCÉ, LEUCOSIE

PHAËTUSE.

Vous puis-je encor revoir ?
Vous voyez par quels soins les Dieux m'ont protégée,
Il est mort l'exécrable et ta fille est vengée,
Soleil, si ton secours avait été moins prompt
Une honte éternelle allait rougir mon front.
Ni l'horreur du forfait, ni la peur du supplice,
Ni son vaisseau suivi par le vaisseau d'Ulysse,
Ni la fureur des flots ne pouvait arrêter
Ce lâche, dont la rage osait tout attenter ;
Pour mettre ses desseins et son espoir en poudre
Il n'en fallait pas moins que l'éclat d'une foudre,
Aux furieux transports d'un lâche ravisseur
Elle seule pouvait arracher mon honneur.
C'est par là que les Dieux ont conservé ma gloire,
Mais par un autre soin qu'à peine on pourra croire,
Sur le point que la foudre embrase le vaisseau
Au point qu'il va périr et s'abîmer dans l'eau,

Ce Dauphin s'offre à moi si proche du naufrage,
Et me sauve du feu, des flots et de l'orage.

CIRCÉ.

Allons de tant de soins rendre grâces aux Dieux,
Toi prends place en mon char, et sortons de ces lieux.

PHAËTUSE, *au Dauphin.*

Va, mon libérateur, ainsi puisse ta vie
Des monstres de la mer éviter la furie.

CIRCÉ.

Mes sœurs puisque le sort nous ôte nos amants
Reprenons toutes trois nos premiers sentiments ;
Pour affranchir nos cœurs de ces malheurs extrêmes
Vivons sans passions, et Reines de nous-mêmes.

PHAËTUSE.

Puisqu'Elpenor est mort, nul ne peut dignement
Après un tel héros se dire mon amant.

LEUCOSIE.

Moi, qui présumais trop d'un traître et d'un coupable
Je hais son sexe autant qu'il me parut aimable.

MIRONDELA
DELS ARTS